

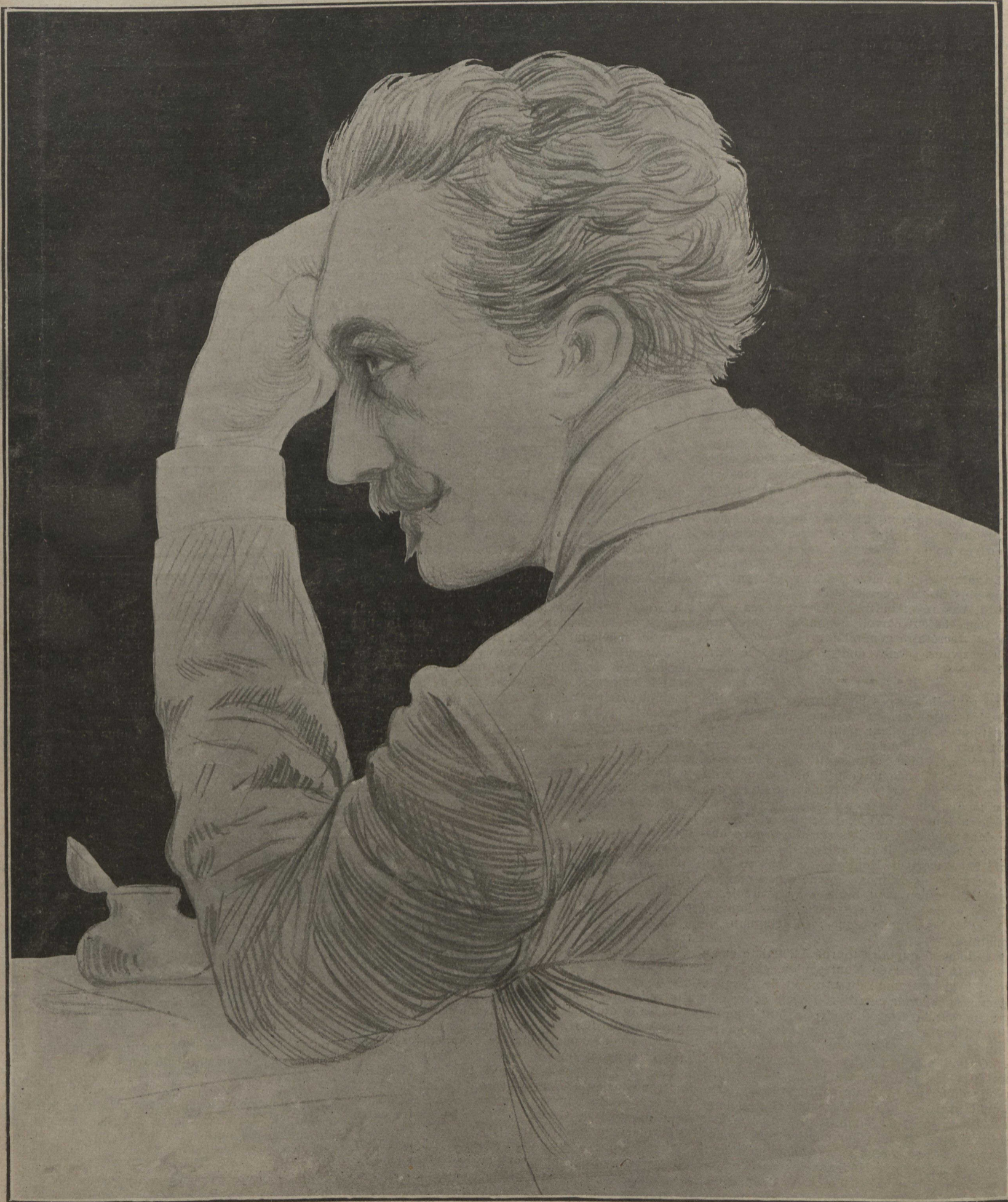
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 39

MONTREAL, 24 JANVIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU, attendu prochainement au Canada

Pour plus amples détails, voir l'article à son sujet, page 914

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Batiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boite du Bureau de Poste pour la
correspondance, 753. Tirol du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

LE COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU

Le Canada va être honoré prochainement de la visite du comte Robert de Montesquiou, représentant de l'une des plus vieilles familles de France, et l'un de ses plus grands poètes. C'est l'explication du portrait qui orne le frontispice de notre numéro de ce jour, portrait emprunté au fameux Album Mariani.

Veut-on maintenant connaître les traits moraux de l'homme, qu'on lise l'article suivant que lui a consacré il y a quelques jours M. Anatole France, de l'Académie Française :

"Ce poète tient son nom d'une des quatre baronies de l'Armagnac féodal. Il sort de cette branche affaiblie des Montesquiou-Fezensac, qui produisit, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, des seigneurs philanthropes, des généraux poètes, des législateurs bienveillants. Le marquis de Montesquiou siégea à la Constituante et y fit preuve de modération et de désintéressement. Cet homme d'épée avait des idées neuves en matière de finances. Il était lettré et composait d'aimables comédies. Le comte Pierre de Montesquiou, son fils, montra, dans des temps difficiles, une paisible sagesse ; son petit-fils, le général, après avoir été à Essling, à Wagram, à Hanau, composa un poème en vingt-quatre chants, moins épique, sans doute, que sa propre existence. Amusements énormes et ingénus d'un héros vieillissant.

"Tous ces Montesquiou paraissent, dans notre histoire politique et parlementaire, avec une bonne grâce, avec une fine intelligence qui est leur air de famille. Le plus célèbre d'entre eux, parce qu'il fut le plus agissant, l'abbé, ministre de Louis XVIII, montrait lui-même, dans l'intimité, ces qualités natives qu'on ne retrouve guère dans sa politique.

"—Il avait, dit un homme d'Etat qui l'approcha, le coeur plus libéral que les idées.

"N'a-t-il pas répondu très joliment à ses amis, qui lui reprochaient d'avoir nommé un protestant, M. Guizot, secrétaire général :

"—Croyez-vous donc que je veuille le faire pape ?

* * *

"Je ne rappelle pas ces personnages avec le dessein de les retrouver, de quelque manière, dans leur petit-neveu, dans leur petit-fils, dans leur descendant actuel. Quand bien même je me sentirais attiré par l'idée séduisante de rattacher à cette brillante lignée un esprit qui en pourrait marquer le point extrême d'affinement et en qui, tout au moins, elle n'a rien perdu en fierté, en courtoisie ni en délicatesse, je craindrais de me perdre dans le dédale des lois certaines, mais obscures, de l'hérédité. Il me suffira de vous avoir présenté M. Robert de Montesquiou dans sa galerie de portraits historiques. Et, ne fût-ce que par une fantaisie, qu'on peut tourner au symbole, je rappellerai encore un de ses aïeux, plus lointain celui-là, et plus romanesque : d'Artagnan le mousquetaire.

"Il y a du mousquetaire tourné à l'artiste et au poète dans M. Robert de Montesquiou, qui est, si l'on veut, le d'Artagnan du rare et de l'exquis. Tout jeune, sans avoir rien livré de son oeuvre, et gardant en tout la discrétion d'un galant homme, il avait sa légende qui, comme toutes les légendes, cache un fond de vérité sous une broderie de mensonge. On lui attribuait des raffinements merveilleux de vie, une recherche inouïe de l'exquis, la maladie délicate du rare et du précieux. On disait qu'il avait enchâssé des rubis et des émeraudes dans la carapace d'une tortue vivante, devenue digne ainsi de marcher sur les plus somptueux tapis. Et, quand un romancier d'un talent coloré créa le type d'un Hélogabale parisien, on voulut retrouver, dans le des Esseintes de M. J.-K. Huysmans, quelques traits empruntés aux imaginations du comte Robert de Montesquiou.

"On eut grand tort, M. de Montesquiou n'est pas un des Esseintes. Et, si l'on peut pénétrer le se-

cret de sa vie discrète et cachée, consacrée à un labeur charmant, mais rude et prolongé, on ne trouvera rien du Montesquiou légendaire et mythique, sinon un amant délicat des belles choses, s'entourant des formes de l'art qui répondent le mieux à ses rêves, vivant dans les somptuosités choisies du mobilier Empire et du décor japonais, assez artiste, enfin, pour donner au ciseleur la maquette en cire d'un cuivre ornemental et à Gallé le modèle d'un meuble en marqueterie. On reconnaîtra que c'est là un Hélogabale bien innocent. Au reste, sa grande affaire, ce sont ses poèmes, qu'il compose au hasard et à la faveur de l'inspiration, mais qui se relient tous les uns aux autres par un lien ténu, mais toujours ressaisi."

"ANATOLE FRANCE,"
de l'Académie Française.

RIDENDO

Il ne faudrait pas que Ben Tayoux prenne trop à coeur la charge de notre ami Zozo dans sa petite revue illustrée de cette semaine. Tout en feignant des airs de vérité, notre collaborateur l'a peut-être un peu trop passé au tamis de la caricature.

Ce Maître devra, d'ailleurs, se rappeler qu'il n'y a que les Grands qu'on examine de si près pour mettre leurs petits défauts en saillie. On ne s'occupe guère des incapables, des "comme tout le monde."

Dans notre siècle, la caricature consacre les carrières les plus prodigieusement remplies et ne fait que devancer, bien souvent, des décorations plus durables, plus glorieuses, et surtout... plus méritées.

A mon sens, la gaieté vaut presque la sagesse ;
On dit que c'est un don ? pour moi, je le confesse,
J'en fais une vertu...

A PROPOS DE WAGONS SPÉCIAUX

Nos pages centrales de ce jour sont consacrées à de ces wagons spéciaux qu'on est convenu, au Canada, d'appeler des chars privés.

Le plus voyant de tous, par sa taille, est celui de l'Hon. M. Tarte, qui, en réalité, est le plus petit, croyons-nous. L'importance que nous lui avons donnée, au point de vue de l'imagerie, vient de celle qu'il a au point de vue politique.

On sait la démarche faite par le parti libéral auprès de l'ancien ministre des Travaux Publics pour lui redemander "La Patrie". Il paraît qu'une démarche du même genre va être faite pour lui redemander maintenant ce fameux wagon 001, dont le numéro d'ordre, tenant lieu de nom patronymique, doit être une énigme pour nos lecteurs comme il l'est pour nous.

Comme on peut le constater d'un coup d'oeil, le fameux 001 est un ancien "bagage and smoking car", élevé par une transformation intelligente à la hauteur d'un wagon-salon, ou plutôt d'un wagon-cabinet de travail. Son aménagement intérieur, bien qu'assez sobre d'ornementations, paraît-il, ne laisse rien à désirer sous le rapport du confort.

Le wagon du pape est autrement somptueux et coûte \$25,000. Pie IX, qui le reçut en cadeau, ne s'en servit qu'une fois, dans un voyage de Rome à Naples, et le remisa ensuite à Civita Vecchia, où il est encore.

L'intérieur se compose, en dehors de la salle du trône qui est au centre, d'une salle des gardes et de l'appartement privé de Sa Sainteté.

La salle des gardes, sorte d'antichambre, est ornée de tentures en toile peinte, rehaussées de motifs religieux en or.

La salle du trône comprend une partie réservée au siège pontifical. C'est là que s'abrite le trône sous une voûte, où les quatre évangélistes se détachent dans un semé d'étoiles d'or, entre les figures du Christ et de la Vierge à l'enfant. En face du trône, le Saint-Père voit un Christ en croix, bois sculpté de Toussaint, et au-dessus, la magnifique peinture de Gérôme : "L'Eglise assise entre saint Pierre et saint Paul".

A gauche et à droite sont traités deux sujets plus terrestres qui marquent la protection pontificale aux efforts industriels de ce temps.

L'appartement privé est une pièce divisée par des tentures basses en trois espaces : l'oratoire, la chambre proprement dite et un cabinet privé.

L'oratoire contient un prie-Dieu en bois noir,

surmonté d'un tableau du célèbre peintre Millet.

L'appartement était tendu de drap blanc relevé par de légers galons violets et or.

Nous pensons que ce wagon, construit il y a presque un demi-siècle, ferait encore riche figure comme wagon d'un souverain et pourrait être attelé à n'importe lequel des express européens ou américains.

Les autres wagons spéciaux n'ont guère besoin d'explications. Il va de soi que celui d'Edouard VII a été fait sans épargne ; quant à celui mis par la Compagnie du Pacifique à la disposition du duc de Cornwall et York, lors de son dernier voyage au Canada, il a été promené d'un bout à l'autre du pays et admiré par des milliers de personnes.

L'ESPERANTO

Depuis si longtemps qu'ils entendent parler d'Esperanto, sans peut-être savoir au juste ce qui en retourne, nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de leur donner, à la page 920, un article de M. St Martin sur cette langue internationale autant que nouvelle.

M. St Martin est plus qu'un adepte de l'Esperanto, il en est le zélé par excellence au Canada, et nul doute que le jour où cette nouvelle langue aura sa chaire dans l'une de nos universités, c'est à lui qu'on l'offrira. Avons-nous besoin de dire, après cela, que sa compétence est parfaite ?

Ce que nous voulons plutôt mettre en lumière, c'est l'utilité qu'il y aurait pour la nation, et surtout pour le Conseil de l'Instruction publique, d'approfondir cette question de l'Esperanto, comme instrument lexicologique de relations internationales. Si l'Esperanto ne vaut rien à cet égard, qu'on le délaisse ; mais s'il possède toutes les qualités qu'on lui attribue, qu'on l'enseigne dans les écoles. La discussion peut seule fixer les esprits ; aussi, espérons-nous que l'article de monsieur St Martin ne passera pas inaperçu dans le monde de l'enseignement.

Les colonnes de l'"Album Universel" sont ouvertes à tous ceux qui se sentiraient disposés à combattre le mouvement espérantiste au Canada.

"LA VIE HEUREUSE"

Le troisième numéro de "La Vie Heureuse" vient de paraître à la librairie Hachette et Cie, et, avec lui, cette belle publication féminine accueille dès sa naissance avec tant de faveur, se trouve définitivement lancée. Car il est impossible de rêver un ensemble plus complet, plus joli et plus varié que ce numéro, où défilent tour à tour le monde, le théâtre, le cirque et l'usine — une usine mondaine ! — sous les espèces les plus gracieuses et les plus féminines. Ajoutez à cela que Henri Laveau a écrit un étincelant dialogue de Noël pour ce numéro, où Caran d'Ache a donné un... Caran d'Ache de derrière les fagots, et où MM. de Féraudy et Georges Loiseau ont écrit une charmante comédie que le sociétaire de la Comédie-Française, assisté de la toute gracieuse Yvonne Garrick, a jouée devant l'objectif pour les lectrices de "La Vie Heureuse."

En voilà assez sans nul doute, pour assurer le triomphe de ce numéro ; mais il contient encore bien d'autres choses, et il faudrait un long article pour les énumérer seulement : le mieux est donc d'y aller voir soi-même, et de se procurer au plus vite cette étincelante publication.

L'erreur agite, la vérité repose.

* * *

La force prime le droit, comme un taureau qui foule aux pieds un pâtre désarmé.

* * *

Eschyle a peint les hommes plus grands qu'ils ne sont, Sophocle comme ils devraient être, Euripide comme ils sont.

IL SUFFIT DE VOULOIR.

Les cas de croup, de diphtérie, seraient bien plus rares si l'on soignait la gorge à la moindre atteinte en prenant du BAUME RHUMAL.

NOTE DE LA REDACTION. — Le distingué personnage présentement en visite au Canada-français, est si peu banal — il n'y a qu'un Ben Tayoux au monde — que l'«Album Universel» a cru devoir faire approcher le maître par un de ses artistes et un envoyé spécial (tout comme les grands confrères !) avec instructions de le croquer sur le vif, et de renseigner nos lecteurs sur les antécédents, tenants et aboutissants du grand compositeur français. Mi-biographiques même autobiographiques, — le maestro a poussé le charme de l'accueil jusqu'à accorder un interview — mi-humouristiques, les notes suivantes, ne manqueront pas d'intérêt.



Ben Tayoux a vu le jour sur les bords de la légendaire Garonne, en plein Bordeaux, petite ville près de Toulouse. Tout de même, me dit-on, le Maître ne se réclame pas Toulousain. Né le 14 juillet de l'an de grâce 1840 — une année d'abondance extrême, nous rapporte la chronique — il faut bien constater que le père de l'auteur de "L'Alsace et la Lorraine" ne pouvait faire plus belle offrande sur l'autel de la patrie française.

Ben Tayoux est donc du Midi. Mais il y a plus, c'est un Méridional doublé d'un Sarrasin. Oui, n'en doutez pas, Ben Tayoux a du sang arabe, — peut-être même berbère — dans les veines. De même qu'Hippocrate descend d'Esculape par Héraclide, de même la généalogie de l'auteur de "Lucrèce" se retrace jusqu'à ces Musulmans, envahisseurs de la France, par son ancêtre en ligne directe : Tayoux (mot arabe qui signifie "les yeux d'une jolie femme"), un des lieutenants d'Abd-al-Rahman, général sarrasin auquel Charles Martel flanqua une mémorable tripotée en l'an 732. C'est dit dans l'histoire de France, car je n'y étais pas, ni Ben Tayoux non plus.

Mais, j'en reviens à mon mouton, soit au chef sarrasin Tayoux, fait prisonnier par les troupes françaises. Comme ce dernier se trouvait en beau pays, à Bordeaux près Toulouse, le Musulman prit le parti le plus philosophique, celui d'y planter sa tente, prendre femme — avec un nom aussi significatif il devait avoir du goût, le Berbère ! — et faire courageusement souche d'une nombreuse



descendance de Ben Tayoux, puisque "ben" en arabe veut dire "fils de".

Et voilà comment Monsieur Ben Tayoux s'appelle Ben Tayoux et non pas Citrouillard, Ramolot ou Latulippe.

Donc, le jeune Ben Tayoux naquit à Bordeaux d'une mère et d'un père, comme presque tous les enfants ont l'habitude de faire, — même dans le midi de la France d'où l'on nous rapporte des

INTERMEZZO
D'UNE
Petite Revue Illustrée
PAR ZOZO.

choses si extraordinaires — mais avec cette grande différence que ce fut dans le grand théâtre de Bordeaux, dont son père était le fournisseur, qu'il vit les premiers feux du jour. Sa vocation se trouvait toute marquée. Aussi, dit la chronique bordelaise : tressaillait-il de joie dans ses langes au son des clarinettes, cors anglais, violons, contrebasses, trombones à coulisses, qui venaient s'accorder à l'ombre de son berceau, puisque les Ben Tayoux demeuraient dans le bâtiment du théâtre. Ce curieux enfant comprenait la musique avant la parole, et ses premiers vagissements furent un mélange toléré de vieux airs de la maison Brandus. A l'âge de cinq mois, il monocordisait des doigts et barytonnait des voix basses, comme Gargantua quand il était petit. Un grand musicien était né ! A quatre ans, Ben Taoux jouait du piano à faire



(Photographié spécialement pour "l'Album Universel.")

hurler tous les barbets de Bordeaux, même de Toulouse. Cinq ans plus tard, il se rendait déjà coupable de musique avec préméditation de guet-apens, en composant une grande symphonie pour piano. Ben Tayoux était lancé dans la vie ! C'est donc à neuf ans que Ben Tayoux prend place parmi les gloires artistiques de la France. Depuis lors, sa vie se partage en quatre chapitres bien distincts :

CHAPITRE 1er.

BEN TAYOUX MUSICIEN : C'est celui que l'univers entier connaît comme le compositeur délicat, le pianiste classique par excellence, l'exécutant scrupuleux, le professeur infaillible et rationnel, l'encyclopédie musicale ambulante. Inutile d'insister. Je ne ferais que répéter ce que des voix très autorisées ont déjà répété.

CHAPITRE II.

BEN TAYOUX PEINTRE : Entre deux sonatines, il a trouvé le tour de décrocher aux écoles de Bordeaux tous les premiers prix, depuis la "tête" jusqu'au "nu". Il était fait pour tenir une palette. Meissonnier le lui a dit, confidentiellement. Parmi ses chefs-d'oeuvre : une magnifi-

que toile de 1 m. 30 c., soit en bonne mesure canayenne, tout juste 51 pouces, de quoi faire un prélat de chambre de bains.

CHAPITRE III.

BEN TAYOUX POETE : Ca lui vint un jour sans efforts. Un beau matin, il se prit à jeter des alexandrins sur la tête des passants, en dépit de l'ordonnance de la police, qui défend de secouer



quoi que ce soit par les fenêtres ; — à plus forte raison des alexandrins. Mais l'ordonnance étant muette à cet égard, Ben Tayoux méridional, sarrasin et entêté, n'en continua pas moins de genre d'exercices, qui finit par lui ouvrir les portes d'une cartoucherie d'un des départements du Nord.

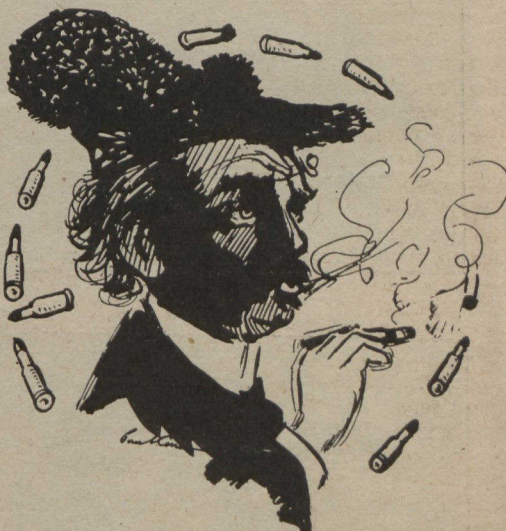
CHAPITRE IV.

BEN TAYOUX CARTOUCHEUR : C'est l'époque la plus fulminante de sa vie. Ca se passait en 70-71, lors de la guerre. Ben Tayoux fabriquait des cartouches pour mitrailler ces "maudits" Prussiens. C'est à cette patriotique occupation qu'il se prit à fredonner "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine". Un faux mouvement musical voulut qu'il jetât par distraction son bout de cigare dans un baril de poudre. D'un coup d'oeil, Ben Tayoux réalisa la situation et courut se placer en lieu sûr. Heureusement que le mégot était éteint depuis plusieurs heures. Tout de même, il vit la mort de près en 70-71, lors de la guerre.

Pour le physique, voyez les illustrations ci-contre, surtout celle du centre. Au moral : tempérament excessivement calme. Nature froide. Il n'a d'expansion qu'à table, où il mange, dit-on, à grand orchestre. Ses opinions politiques : "je préfère la musique à la poésie, le vers à la prose ; et je crois qu'une rose est plus utile qu'un chou..."

Sa devise : Comme pour toi ; comme chez toi ; possède-toi. Il aurait pu ajouter : ailleurs comme au piano.

Signes particuliers : A en horreur les pimbes, pianoteurs et pianoteuses de salon, et en



écœurement ceux qui l'appellent M. Tayoux.

Pêcheur à la ligne insatiable, il attend patiemment la débâcle pour faire ses preuves à Montréal et donner une leçon à tous nos sportmen.

Si seulement la baleine n'était pas morte...

ZOZO.

N. B. — Pour plus amples renseignements, voir Dict. Larousse, seizième volume, 1er supplément, au mot Ben Tayoux, page 345. — Z.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 9 janvier.

C'est l'Italie qui est le pays par excellence des bals masqués ; la France ne vient qu'en deuxième lieu. L'Angleterre ne les connaît guère, ce qui n'empêche qu'elle les réussit très bien quand elle se mêle d'en donner.

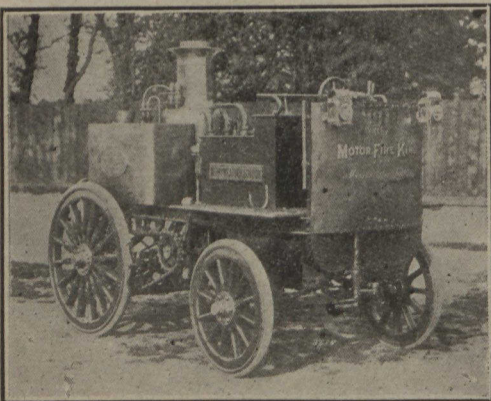
Celui qui a été organisé à Londres, voilà une quinzaine de jours, au profit des hôpitaux, réunissait toute l'aristocratie, et, selon la rumeur publique, plusieurs membres de la famille royale qui,



naturellement, s'étaient portés à la liste des souscripteurs sous des noms d'emprunt.

Ci-joint la photographie de la salle au moment où la valse battait son plein.

L'automobilisme est roi, comme disent les Anglais, mais un roi très démocrate d'humeur. C'est ainsi qu'il vient de donner à Londres une pompe à incendie et une voiture d'ambulance aux hôpitaux de Paris. Nul doute que ces deux types d'automobiles se généraliseront dans le monde, car c'est tout ce qu'il y a de plus commode et de plus efficace.



La pompe à incendie sera tout particulièrement goûtée chez vous, où, paraît-il, les incendies sont plus fréquents qu'ils ne le sont en Europe. Son foyer est au pétrole et ne dégage ni étincelles ni fumée. Sur des bons chemins plats, l'automobile en question fait ses trente milles à l'heure.

S. E. Soueng-Pao-Ki, le nouveau ministre de Chine à Paris, vient d'entrer en fonctions, ces



jours-ci, et a pris officiellement la direction de la légation de l'avenue Hoche.

Le nouveau ministre est un homme de trente-six ans, très instruit et très travailleur. Son père était originaire de Hang-Chow, province de Tché-Kiang ; il fut ministre des Finances, puis attaché aux personnes de l'Empereur et de l'Impératrice douairière.

Son fils, le ministre actuel, débuta dans la carrière politique comme secrétaire particulier du vieux vice-roi Wang-Wen-Tsao, puis il fut attaché au même titre auprès du fameux Li-Hung-Chang. Soueng-Pao-Ki était un des partisans de la paix



qui ne furent pas écoutés par le prince Kong, au cours de l'intervention de l'Europe.

On dit le nouveau ministre très sympathique à notre pays et désireux d'un rapprochement sincère.

Un détail original : son nom signifie Jade précieux de Soueng.

Pour beau que soit le dernier drame de Paul Hervieu, Théroigne de Miricourt, ce n'est pas le dramaturge qu'il fait applaudir, mais cette incomparable Sarah-ernhardt, qui a eu tout à l'heure ses quarante ans de scène révo-us.

Qu'elle joue la comédie ou la tragédie, du classique ou du moderne : Phèdre, Médée, La Tosca, La Fille de Roland, Théodora, La Dame aux Camélias, Marion Delorme ou Photine ; qu'elle in-



carne dans un travesti Zanetto, Pierrot, Hamlet, Lorenzaccio ou l'Aig'on, c'est pour elle la seule préoccupation de l'Art. C'est presque toujours la perfection du rôle, c'est toujours le plus grand attrait pour le spectateur. Pensez donc alors ce qu'elle doit être dans ce drame de 1793 où, dans le rôle de Théroigne de Mirecourt, elle incarne le génie même de la Révolution dans ce qu'elle eut de plus intellectuel.



Si j'ai bien compris la situation chez vous, votre mouvement maritime souffre du manque d'espace, ou plutôt du manque de facilités de chargement dans vos ports. Ci-joint une vue des nouveaux quais de Londres... qu'on se propose de bâtir sur le rivage d'Essex, inoccupé présentement. Peut-être pourraient-ils vous servir de modèle.

Les fouilles de Carthage, dirigées par le Père Delattre, des Pères Blancs, savant archéologue correspondant de l'Institut, continuent d'être exécutées dans l'ancienne nécropole punique de la colline de Sainte-Monique. Ces fouilles donnent les plus beaux résultats archéologiques. Tout récemment, la découverte de deux sarcophages anthropoïdaux, en marbre blanc, peint et doré, a été faite. Les dalles du dessous sont ornées de deux statues de grandeur naturelle. Ces sarcophages sont d'une grande valeur archéologique.

LEON ZOR.

Ecouter est une politesse qu'un homme d'esprit fait souvent à un sot, mais que celui-ci ne lui rend jamais.

La télégraphie et ses plus récents perfectionnements

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE DE TOUTE ACTUALITÉ

La télégraphie sans fil ou par ondes hertziennes, innovation si sensationnelle dans le domaine des applications de la transmission des signaux, a, dans ces dernières années, accaparé l'attention générale. La publicité abondante accordée aux nouvelles méthodes qui ont illustré le nom de Marconi n'a pas peu contribué à en grossir l'intérêt. Dans son essence même, le procédé comporte des éléments d'influence si mystérieuse qu'il ne pouvait manquer d'avoir une emprise grande sur le public. On oubliait les services rendus par le système de télégraphie dont les fils courent le

même approchée d'une ligne par un télégraphiste. Néanmoins, pour utiliser complètement le nombre d'émissions de courant qu'il est possible de faire en une seconde, on l'a partagé entre plusieurs télégraphistes en intervalles, de telle sorte que le conducteur télégraphique est mis à la disposition de l'appareil du télégraphiste pendant une fraction de seconde, et qu'il lui reste une pause pendant les autres fractions de la seconde qui lui permette de préparer le signe suivant. C'est le système de télégraphie multiple réciproque, dans lequel on utilise les instants où plusieurs appareils



Fig. 1.—Transmetteur du télégraphe octuple Rowland

long de nos voies ferrées, de nos routes, rattachés à des poteaux. Pourtant, des perfectionnements considérables étaient apportés aux appareils et aux installations qui ont permis d'accélérer dans des proportions insoupçonnées la vitesse de transmission et d'accroître remarquablement le rendement des lignes.

Le premier appareil et le plus simple de tous fut inventé en 1832 par Samuel Morse. Il ne fut mis en pratique que vers 1837. Sa construction repose sur l'action électro-magnétique du courant électrique, et son rendement peut aller jusqu'à 600 mots à l'heure, avec l'emploi actuellement généralement répandu des parleurs ou récepteurs phoniques, c'est-à-dire des appareils dans lesquels l'inscription des signaux est éliminée, la réception du message se faisant à l'oreille, qui perçoit les coups longs ou courts frappés par l'armature de l'électro-aimant récepteur.

En présence de ce rendement relativement faible de l'appareil Morse, qui ne pouvait satisfaire aux nécessités d'un trafic intense, les constructeurs se sont appliqués à l'étude et à la création d'instruments exigeant moins de temps pour la transmission des mots et, par conséquent, utilisant mieux la ligne et fournissant en même temps le télégramme tout imprimé. Le problème fut résolu par Edouard Hughes, l'inventeur du microphone, par la construction de son télégraphe imprimeur, en 1854, et qu'il perfectionna successivement pendant la période de temps allant de 1854 à 1860.

L'appareil du professeur Hughes fournit le télégramme imprimé sur la bande de papier en caractères ordinaires et produit 1,200 mots à l'heure. Une disposition spéciale permet à deux postes éloignés de télégraphier simultanément par le même fil, par conséquent dans deux directions opposées, alors le rendement s'élève à 2,200 mots par heure.

Mais les relations télégraphiques intenses entre les grands centres de commerce exigeaient encore d'autres moyens d'exploitation. On sait bientôt que l'on pouvait effectuer 160 émissions de courant par seconde dans une longue ligne télégraphique aérienne, susceptibles de fournir au bureau de réception des signes encore distincts. Pour obtenir un semblable rendement, la puissance de l'homme est insuffisante, car la lecture d'un télégramme et sa transmission demandent à l'esprit de l'homme un certain temps qui, si restreint qu'il soit, rend impossible une utilisation totale

de distributeur. Cependant, le service du système n'entraîne aucunement une tension nerveuse excessive.

Dans la section américaine de l'Exposition de 1900 figurait un appareil qui semblait dépasser le rendement obtenu avec le Baudot quadruplex. Il est de l'invention du physicien Henry A. Rowland, mort récemment, autrefois professeur à l'université John Hopkins, de Baltimore. Les essais institués avec ces appareils l'année précédant l'exposition par les soins de l'administration des télégraphes d'Allemagne sur la ligne Berlin-Hambourg, furent tellement impressionnants, qu'en dépit du prix d'achat élevé des appareils, l'administration décida d'équiper les deux lignes de Berlin-Hambourg et de Berlin-Francfort avec ces instruments.

Le système Rowland, généralement connu sous la désignation d'octuple Rowland, permet la transmission simultanée de huit messages sur un seul fil entre deux postes, c'est-à-dire quatre dans un sens et quatre dans la direction opposée. Le rendement moyen est de 19,200 mots à l'heure, à une allure modérée et sans surmenage des opérateurs; il peut s'élever jusqu'à 28,800 mots en accroissant la vitesse. Il est évidemment superflu de comparer ces rendements à ceux qu'il est possible d'obtenir dans les systèmes de télégraphie sans fil; ceux-ci n'ont jamais dépassé 400 mots à l'heure.

Le manipulateur de l'appareil Baudot se compose d'un clavier à cinq touches. Les lettres sont formées par l'abaissement d'une ou de plusieurs touches; pour la lettre A, par exemple, la première touche est abaissée et pour la lettre T, la première, la troisième et la cinquième touches sont pressées simultanément. La disposition adoptée fait en sorte que les émissions de courants puissent être positives et négatives, et que celles succédant à des émissions déjà produites dans le même sens, puissent se trouver effectuées

sous une influence électrique de moindre énergie que celles produites pour la première fois, ou que celles qui succèdent à des émissions inverses. L'abaissement des touches produit, pour chaque lettre, cinq émissions successives dans la ligne, à la vérité, les touches abaissées envoient des courants positifs et les autres des courants négatifs. L'effet total des cinq émissions détermine l'impression de la lettre télégraphiée à la station réceptrice en caractères romains.

Chaque appareil comporte un distributeur consistant en deux tambours métalliques qui sont doués d'un mouvement de rotation si rapide que chaque groupe d'appareil est introduit trois fois par seconde dans le circuit de ligne; un opérateur peut, par conséquent, transmettre trois lettres ou trois signes par seconde. Le rendement théorique total du quadruplex Baudot s'élève à 43,200 lettres ou 7,200 mots par seconde.

Chacune des quatre manipulations d'un poste Rowland, tel que le montre la figure 1, consiste en un clavier analogue à celui de la machine à écrire Remington. Par l'abaissement d'une touche, le transmetteur constitue automatiquement la combinaison nécessaire des émissions de courants; le travail du télégraphiste comparé à celui qui réclame la manipulation du Baudot est singulièrement allégé. Son service exige à peine la quantité de travail nécessaire à la manœuvre d'une machine à écrire, il peut être accompli par des dames, comme l'indique la figure 2. Le courant de transmission est emprunté à un petit alternateur contrairement aux autres systèmes de télégraphes imprimeurs qui font usage du courant continu. Ces courants alternatifs s'ionnent constamment le fil de ligne, ils servent non seulement à la transmission des messages, mais encore au maintien du synchronisme des appareils correspondants.

Chaque signe est le résultat d'une combinaison de onze demi-périodes du courant alternatif, formé de telle façon que chaque fois deux demi-périodes ondulatoires ne se succédant pas immédiatement, sont supprimées par les touches abaissées du manipulateur. Au poste récepteur, les combinaisons de courants sont transmises à onze relais qui, au même moment, actionnent le dispositif d'impression de l'appareil récepteur dans lequel se trouve la lettre télégraphiée, justement dans la position d'impression. Le récepteur imprime le message, non pas sur l'étroite bande de papier usuelle des télégraphes imprimeurs, mais comme la machine à écrire, sur une feuille de papier qui, tout simplement, peut servir de formule à l'arrivée. L'élimination du collage de l'étroite bande



Fig. 2.—Poste complet avec le système Rowland

de papier se traduit par une économie de travail et une simplification des opérations des postes de réception.

Après ces rendements extraordinaires obtenus, on serait tenté de croire que les limites du possible sont désormais atteintes; il n'en est rien. En ce moment même, des essais sont institués à Berlin avec un télégraphe rapide construit par le professeur Murray, et bientôt on expérimentera le système multiple à diapason de Mercadier, qui transmettra simultanément 24 messages par un seul et même fil.

VULGARISATOR.

Les pensées naissent comme le sommeil; on ne peut ni les appeler ni les éloigner.

EN ESPAGNE

EXCURSION DANS UN PAYS PLEIN D'ACTUALITÉ

Trois événements viennent, coup sur coup, d'appeler l'attention publique sur l'Espagne : l'arrestation des Humbert à Madrid, la mort de Sagasta et l'attentat contre la vie d'Alphonse XIII. C'est plus qu'il n'en faut pour que l'"Album Universel" inclue ce pays dans son Tour du Monde.

Au premier abord, il semblerait que Madrid est du nombre de ces capitales dont l'existence est due surtout au caprice et qui, si elles n'avaient été la résidence d'une cour, seraient toujours restées de petites villes sans grande importance. Sans fleuve qui l'arrose, puisque le Manzanares est un simple torrent aux eaux soudaines d'hiver et de printemps, peu favorisée par le climat et la nature du sol, Madrid offrirait certainement moins d'avantages que Tolède, la vieille cité romaine et visigothe ; mais une fois qu'elle eut été choisie comme capitale, elle ne pouvait manquer d'acquiescer peu à peu la prépondérance, même au point de vue du commerce et de l'industrie.

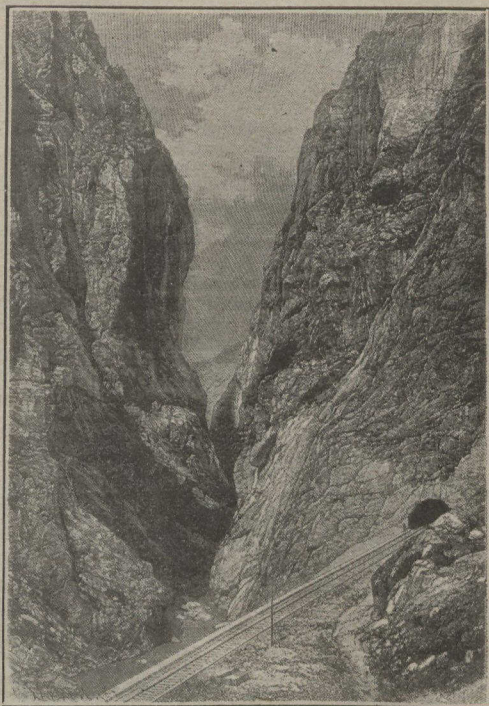
En effet, Madrid jouit, grâce à sa position centrale, d'une prééminence naturelle sur toutes les autres villes d'Espagne situées en dehors du haut bassin du Tage.

A l'époque romaine, Tolède, dont la position n'est pas moins centrale que celle de Madrid, devint le grand carrefour des routes, la place d'armes principale de l'Espagne et le trésor général où venaient les produits des mines avant d'être expédiés en Italie. Pourtant, à cette époque, l'Espagne n'était encore qu'une colonie, et l'attraction de Rome impériale avait pour conséquence de déplacer le centre de la vie politique et commerciale vers les bords de la Méditerranée. Dès qu'elle se fut définitivement détachée de Rome, l'Espagne, libre de chercher son milieu naturel, le trouva dans la ville de Tolède : c'est là que se tinrent les conciles et que s'établit le pouvoir dirigeant de l'Eglise, c'est aussi là que s'installèrent les rois visigoths. Pendant deux cents ans, Tolède fut la capitale religieuse et politique du royaume ; quand cette "citadelle de l'Espagne" fut tombée au pouvoir des Maures, tout le reste du pays, jusqu'aux Pyrénées et aux montagnes des Asturies, eut bientôt succombé.

Si Madrid a depuis longtemps distancé toutes les autres cités de la Péninsule ibérique par son action politique, aussi bien que par son travail industriel et son mouvement commercial, elle est restée bien au-dessous de Tolède, de Ségovie, de Salamanque pour la beauté des monuments. Depuis qu'elle a commencé de s'agrandir, elle n'a eu à traverser que des âges de mauvais goût ou d'indifférence artistique, pendant lesquels les archi-

tectes n'ont eu d'autre mérite que d'élever des constructions énormes étalant aux regards une lourde majesté. Par compensation, les trésors d'art que possède Madrid sont inestimables. Son musée de tableaux est l'un des plus riches du monde entier : c'est une collection de chefs-d'œuvre. On y compte par dizaines et par centaines d'admirables toiles signées des noms de Velasquez, Murillo, Ribera, Zurbaran, Titien, Véronèse, Raphaël, Durer, Van Dyck, Rubens. Madrid est une autre Florence, sinon par son atmosphère d'art et de poésie, du moins par sa prodigieuse richesse en œuvres des grands maîtres.

Immédiatement en dehors des promenades, le Prado, le Buen Retiro, s'étendaient des campagnes peu fertiles et faiblement peuplées ; "la ville est ceinte de feu," dit un proverbe qui fait allusion aux cailloux siliceux qui parsèment les champs des alentours. Ces espaces sont fort tristes à parcourir pour les voyageurs qui ne vont pas visiter, soit Aranjuez et ses admirables jardins, que bai-



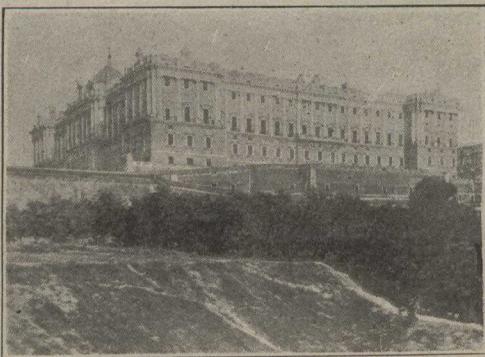
Défilé du Guadalhorce

de ses eaux abondantes, la richesse de ses campagnes ; Huelva, Cadix, Malaga, Almeria ont leurs ports sur l'Océan ou la Méditerranée ; Gibraltar a son escale entre les deux mers. D'autres villes moins importantes pour le commerce, mais jadis d'une très grande valeur stratégique, Jaen, Antequera, Ronda, surveillent les routes qui mettent les vallées du Guadalquivir et du Genil en communication directe avec la mer.

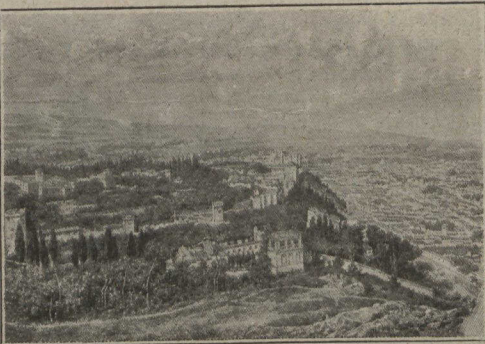
Grenade elle-même, quoiqu'elle célèbre par les danses et les cris l'anniversaire du jour où les armées de Ferdinand et d'Isabelle entrèrent dans ses murs, est bien inférieure à ce qu'elle fut autrefois. Capitale de royaume pendant plus de deux siècles, elle eut jusqu'à soixante mille maisons peuplées de 400,000 habitants : elle fut, après les beaux jours de Cordoue, la cité la plus animée, la plus industrielle, la plus riche de la Péninsule, et bien peu de villes en Europe pouvaient se comparer avec elle. Actuellement, elle est encore, par sa population, la sixième de l'Espagne ; mais, dans le nombre de ses habitants, que de malheureux déguenillés vivant avec les pourceaux en de hideuses tanières ! Que de masures branlantes où l'on reconnaît les débris entremêlés d'anciens palais ! Dans le voisinage immédiat du faubourg de l'Albaicin, ancien asile des fugitifs de Baeza, toute une population, composée surtout de Gitanos, n'a même pour s'abriter que des grottes immondes creusées dans la pierre !

Si ce n'est dans le pittoresque Albaicin, au nord de Grenade, la ville proprement dite n'a plus un seul édifice de construction mauresque : le fanatisme des haines nationales et religieuses a tout fait disparaître, et les maisons bariolées n'ont gardé du style arabe que certains détails d'architecture légués par les ancêtres. Mais, en dehors de la ville, des monuments superbes témoignent encore de la gloire des anciens maîtres : sur un monticule qui portait, à ce que l'on dit, les premières constructions de la cité, s'élevaient les "Tours Vermeilles", aux murailles revêtues d'arabesques ; beaucoup plus à l'est, et dominant également le cours du Darro, est le Generalife, aux jardins admirables, tout ruisselants d'eaux qui s'élancent en jets, se précipitent en cascates, s'étaient en bassins. Entre les Tours Vermeilles et le Generalife, et se prolongeant sur un espace de près d'un mille, on voit se dresser au-dessus d'un entassement de murs, de bastions, de tours avancées, le palais de l'Alhambra, formidable au dehors, mais délicieux au dedans. Charles-Quint, dans une lubie de sot caprice, en a fait démolir une partie pour la remplacer par un édifice prétentieux, d'ailleurs inachevé ; mais, tel qu'il est encore, l'Alhambra ou "Palais Rouge" est toujours une merveille de l'art humain, un de ces chefs-d'œuvre d'architecture ornée qui servent, comme le Parthénon, de types au goût des artistes et sont le modèle, plus ou moins heureusement imité, de tout un monde d'autres édifices élevés dans les diverses contrées de la Terre.

VOYAGEUR.



Le Palais Royal de Madrid



Vue de l'Alhambra et de Grenade

gne l'eau paresseuse du Tage, soit, dans son amphithéâtre d'après rochers, l'immense édifice de l'Escorial, bâti par Philippe II et garni jadis d'assez de reliques pour emplir tout un cimetière, soit encore les divers palais de plaisance qui s'élevaient dans les vallons boisés de la sierra de Guadarrama et de ses avant-monts. Ces régions ombreuses, qui fournissent à Madrid l'eau pure de ses aqueducs et de ses fontaines et la glace de ses tables, opposent encore à la cité bruyante le charmant contraste de la nature libre et sauvage.

Toute déserte que soit l'Andalousie, en comparaison de ce qu'elle pourrait être si les ressources en étaient convenablement utilisées, elle est pourtant une autre Italie par la gloire et la beauté de ses villes. Les noms de Grenade, de Cordoue, de Séville, de Cadix, sont parmi ceux que la poésie a le plus célébrés et qui réveillent dans l'esprit les idées les plus riantes. Les souvenirs de l'histoire, plus encore que la splendeur des monuments, ont fait de ces vieilles cités mauresques la propriété commune, non seulement des Espagnols, mais aussi de tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'humanité, au développement de la science et des arts.

Les grandes villes de l'Andalousie ont toutes des avantages naturels de position qui expliquent leur prospérité présente ou passée. Cordoue, Séville ont les riches plaines du Guadalquivir, le beau fleuve qui les arrose, les routes qui descendent des brèches des montagnes voisines ; Grena-



Vue de Tolède



Alcazar de Ségovie et vallée de l'Eresma

L'HONORABLE M. L. O. DAVID

L'homme du jour dans le monde politique à Montréal

M. L. O. David va être élevé incessamment au Sénat, s'il ne l'est déjà ; de là ce titre d'"Honorable" dont nous le saluons ici par anticipation. Mais ce qui fait de lui l'Homme du Jour, c'est que son nom est dans toutes les bouches — de celles du moins qui parlent la sagesse libérale — comme devant être le directeur politique du nouvel organe que Sir Wilfrid Laurier songe à se donner à Montréal.

Comme sénateur, monsieur L. O. David pourra rendre des services signalés à son pays. Que de plus précieux encore comme journaliste ! Est-il, en effet, un homme au Canada qui combine mieux que lui les qualités nécessaires pour la direction d'un grand journal d'éducation politique comme doit l'être, paraît-il, le nouvel organe du parti libéral ?

Monsieur L. O. David est universellement connu au Canada pour son patriotisme ardent, son esprit de recherches historiques, la chaleur de sa parole, l'élégance de son style, l'élévation de ses sentiments, l'affabilité de son caractère. Qu'il nous soit permis de mettre ici en lumière un côté trop souvent méconnu chez lui de son esprit, côté qui devrait pourtant plus que tout autre être apprécié chez le directeur politique d'un grand journal ; nous voulons parler de sa qualité de penseur, de sa qualité de philosophe, qui le porte à planer au-dessus des petites misères de la vie nationale, pour en mieux saisir l'orientation, en mesurer la portée et en formuler les enseignements. Voici, recueillies dans un seul de ses livres, "Mes Contemporains", plus de pensées qu'il n'en faut pour faire de lui l'homme du jour, non seulement dans le monde de la politique ordinaire, mais dans celui de la sociologie et de l'économie nationale la plus élevée.

"Qu'on ait les idées qu'on voudra sur les révolutions, qu'on soit fils de bureaucrate ou de patriote, il est un fait qu'on ne devrait pas nier, au moins : c'est que l'insurrection de 1837 a été la conséquence d'une lutte glorieuse d'un demi-siècle, l'explosion de sentiments nobles et patriotiques. A quoi bon discuter si strictement si les patriotes avaient le droit de se révolter ? Que resterait-il dans l'histoire, si on faisait disparaître tous les actes condamnables au point de vue de la loi et de la froide raison ? Que deviendraient tous ces héros dont les exploits font l'orgueil des nations et l'honneur de l'humanité ? On voyait à la tête du mouvement les hommes les plus honorables, les plus recommandables par leurs talents, leur patriotisme ou leurs vertus. On peut s'amer ces hommes estimables de n'avoir pas su s'arrêter à temps dans la voie de l'insurrection, mais on ne peut nier sans mentir à l'histoire, la noblesse de leurs motifs et la sincérité de leur patriotisme

"Plus on critique la conduite de ces braves gens (Chénier et ses compagnons), au point de vue de l'art militaire et même des plus simples règles de la prudence, plus on doit au moins rendre hommage à leur valeur, à leur indomptable énergie. Aussi, Saint-Eustache sera toujours un lieu sacré pour ceux qui croient que le mérite des actions n'est pas dans le succès, mais dans la sincérité des motifs, la noblesse des convictions et la grandeur du dévouement.

"Il est vrai que l'indifférence du peuple et l'affaiblissement de l'esprit public sont bien de nature à décourager le dévouement, mais c'est par l'exemple qu'on retrempe l'énergie d'un peuple. Il ne suffit pas de lui parler de la gloire de ses pères, il faut lui donner des leçons de patriotisme qui frappent son esprit et touchent son cœur. . .

"Il est vrai que, vu la diversité des éléments et des intérêts de notre monde politique, tout repose

sur un système de concessions mutuelles, mais il ne faut pas que les sacrifices soient toujours du même côté, il faut prendre garde d'habituer les adversaires à croire que nous finirons toujours par céder. Un peuple dont les chefs baissent constamment les mains qui les frappent et qui, lui-même, baisse la tête devant toutes les humiliations, ne peut espérer de faire respecter son nom, sa foi, sa langue et ses droits par les races énergiques et entreprenantes comme celles au milieu desquelles nous vivons. Un peuple qu'on ne craint pas est un peuple condamné à l'insignifiance. Ces dernières remarques s'appliquent à nos hommes politiques des deux partis.

"Il n'y a pas d'excuse acceptable pour celui qui, pouvant servir, illustrer même son pays, son nom et sa famille, refuse de vivre et de travailler. Ceux-là ne sont pas de véritables grands hommes qui, parcourant un chemin semé de rieurs, s'arrêtent et se découragent aux premières épines qu'ils trouvent.



M. L. O. DAVID

(Photographies LAPRES ET LAVERGNE, coin des rues Saint-Denis et Ontario.)

"La politique !... quelle sirène dangereuse à un âge où l'amour de la gloire, les applaudissements et les fanfares de la renommée exercent tant d'empire sur l'âme ! Le succès qu'elle offre au jeune homme de talent sont si faciles, si rapides et si retentissants, comparés à ceux d'une profession qui demande des années d'un travail pénible et souvent ingrat ! Arriver au pas de course au milieu des applaudissements de tout un peuple et des fumées de la gloire, est si agréable ! On n'est pas encore rendu, dans notre pays comme ailleurs, à la conclusion qu'il vaut mieux aller moins vite et plus sûrement ; que le temps, l'étude et l'expérience sont les éléments nécessaires des réputations durables et des existences vraiment utiles.

"Faute de grandes fortunes, il n'y a pas de place, dans notre monde politique, pour des journaux ou des hommes de parti indépendants ; le seul moyen de réussir et d'être utile est d'emboîter le pas derrière ses chefs, tout en cherchant à les contrôler et à leur faire adopter les mesures qu'on croit utiles au pays.

"Dans un pays comme le nôtre, où la diversité des sentiments religieux et matériels est si grande, où les intérêts personnels jouent un si grand rôle, gouverner honnêtement est chose difficile. Il faut plus de talent pour réussir en s'adressant aux bons instincts de l'homme qu'en faisant appel à ses mauvaises passions, en exploitant ses préjugés. On n'est plus au temps des Lafontaine et des Baldwin : temps héroïques où les grands principes de liberté dominaient tous les autres sentiments, où l'on savait descendre du pouvoir avec autant de dignité qu'on y montait, où l'on savait se démettre plutôt que de se soumettre à ce que la conscience et l'honneur réprouvaient. Les mœurs publiques sont bien tombées, l'argent, l'intrigue et le préjugé ont, à notre époque, plus d'empire sur les hommes que les principes.

"Qu'on dise au clergé certaines vérités, qu'on lui dénonce des abus dangereux pour son influence et funestes à la religion, qu'on lui suggère des réformes devenues nécessaires au point de vue religieux et national, c'est un droit, un devoir même. Mais il faut que, dans les discussions suscitées par ces délicates questions, on n'oublie jamais le respect du clergé et au principe sacré qu'il représente. Réformer dans certains cas serait un mérite ; détruire, un crime. Par quoi remplacerait-on l'influence du clergé qui constitue notre principale force nationale et l'autorité d'une religion, qui est, pour l'individu comme pour les sociétés, le seul fondement de tout progrès, de toute grandeur ?

"Le mérite d'un homme est d'être religieux ou patriote, en dépit des injustices et des déboires, de conserver sa foi et son patriotisme au sein des épreuves, de faire son devoir.

"Il n'y a pas un pays au monde où il soit si difficile de gouverner que le Canada, car, à tout moment, l'homme politique est obligé, pour ne pas se rendre impossible, de se taire quand il voudrait parler, et de rester tranquille quand il voudrait agir. Obligé de satisfaire trois ou quatre nationalités qui guettent toutes ses paroles, épient tous ses actes, un mot, un seul mot peut le perdre. L'homme d'Etat qui, durant une longue carrière politique, trouve moyen, sans avoir recours à l'hypocrisie et sans mentir à ses convictions, de ménager toutes ces susceptibilités, n'est pas un homme ordinaire.

"La pauvreté de la plupart de nos hommes publics est une source de dangers et de tentations quand ils n'ont pas appris à se contenter de peu, à vivre comme vivaient les Lafontaine, les Morin, les Viger et les Papineau. Ils sont rares les hommes qui, en face de besoins pressants, de créanciers acharnés, ne se croient pas autorisés à accepter des faveurs en échange de services ministériels ou parlementaires. D'abord, c'est pour la pente est facile, on finit par confondre l'intérêt du parti avec son propre intérêt, on mêle les comptes. C'est le mal de notre temps, le fléau des institutions démocratiques. Ceux qui ont introduit ce virus politique parmi nous ont une grave responsabilité devant Dieu et devant les hommes. Les scandales révélés, les abus commis ont profondément humilié les hommes sincèrement catholiques et canadiens-français. Nos ennemis en ont tiré des conclusions et des comparaisons cruelles pour notre foi et notre patriotisme. Il y a là une réforme immense à faire, une réforme digne de tous les grands esprits et les nobles cœurs qui s'intéressent à l'honneur de la religion et de la patrie, à l'avenir de la société.

"On entend quelquefois des hommes politiques dire : "Je voudrais bien être indépendant, je donnerais une leçon au gouvernement." Malheureusement, ceux qui peuvent l'être et peuvent donner l'exemple ne font pas mieux. Avouons que, pour être indépendant dans un pays où l'esprit de parti et l'intérêt personnel exercent tant d'empire, il faut se résigner à être isolé, à passer pour capricieux et impraticable.

L'ESPERANTO

Article spécial de M. Albert St-Martin sur l'utilité de cette nouvelle langue, écrit spécialement pour "l'Album Universel"



M. A. ST-MARTIN
Photographie Laprés et Lavergne

On demandait à Frank-
lin : "A quoi servent les
"ballons ?" "A quoi",
répondit-il, "sert l'en-
"fant qui vient de naî-
"tre ?"

Si, il y a dix-sept ans,
on eût demandé aux
premiers espérantistes à
quoi sert l'Esperanto,
ces messieurs eussent
pû donner la même ré-
ponse ; mais aujour-
d'hui, les choses ont
bien changé, et il est
bien plus rationnel de se
demander à qui l'Espe-
ranto n'est-il pas utile ?
En effet, êtes-vous
commerçant ? Grâce à l'Esperanto, le marché
universel vous est ouvert, vous pouvez adresser
des circulaires aux importateurs et exportateurs
de tous les pays, et vous êtes sûr d'être compris ;
car, cette clef commerciale est ainsi agencée que
l'on peut se faire comprendre immédiatement, par
écrit, même par une personne ne sachant pas cette
langue. Il suffit pour cela d'inclure dans sa
lettre un minuscule vocabulaire.

La maison Deering, compagnie américaine fa-
bricatrice d'instruments aratoires, ayant mis dans
"La Lumo" une annonce se terminant par ces
mots : "Oni korespondas Esperante", reçut, il y a
deux mois, une commande de \$3,600, du gouver-
nement de Zemska, Russie. Cette maison améri-
caine, avec l'Esperanto, va bientôt s'installer défi-
nitivement en Russie ; elle vient de supplanter
une rivale en Autriche, toujours grâce à l'Espe-
ranto, et, pendant ce temps, nous... nous regardons
faire..., ou pour mieux dire, nous apprenons
l'anglais, afin d'augmenter la puissance impéria-
liste.

Etes-vous littérateur, chroniqueur, journaliste ?
En apprenant l'Esperanto, vous obtenez des cor-
respondants, journalistes ou autres, dans tous les
pays ; ces correspondants vous donnent des rensei-
gnements particuliers, des historiettes, des descrip-
tions de moeurs, de coutumes, vous savez pré-
cisément quels sont les faits les plus importants,
quels sont les mouvements politiques les plus sé-
rieux, quelles sont les opinions, les croyances ac-
tuelles et les tendances de toutes les populations.

Etes-vous collectionneur de timbres, de cartes
postales, de photographies, de cylindres phonogra-
phiques, de pièces de monnaie ou d'objets de na-
ture quelconque ? Certes, aucun autre moyen de
communication vous offre un champ aussi vaste.

Désirez-vous voyager ? Du moment où le voya-
geur quitte son village, il entre en terrain enne-
mi, — car le voyageur est bien celui que l'on ex-
ploite partout. Avec l'Esperanto, vous n'êtes ja-
mais en pays étranger, l'Esperantiste sait où il
va, qui l'attend à l'arrivée du train ou du paque-
bot, c'est un frère, avec lequel il est déjà en cor-
respondance, et qui l'attend pour lui souhaiter la
bienvenue et le piloter.

Aimez-vous la belle littérature, aimez-vous la
concision, les nuances dans l'expression de la pen-
sée, appréciez-vous la richesse littéraire, la délica-
tesse du style, la souplesse de la phrase ? Sous
ce rapport, la langue internationale est tellement
supérieure aux langues locales, qu'ici toute com-
paraison est impossible.

Désirez-vous lire des auteurs étrangers ? Cha-
cun sait qu'une traduction n'est toujours qu'un
pâle reflet de l'oeuvre d'un maître ; l'Esperanto,
lui, est ainsi constitué que la traduction conserve
plus le génie de l'oeuvre originaire qu'une traduc-
tion au moyen de n'importe quelle langue de tra-
dition.

Qu'il me soit permis de citer ici les paroles du
Frère Prosper, de Bordeaux : "Personnellement,
"j'ai composé un texte philosophique où j'ai accu-
"mulé à dessein les difficultés : nuances de pen-
"sées très délicates, expressions techniques, tour-
"nures variées et complexes. Je fis traduire ce
"texte d'abord en allemand, par un professeur de
"langues, et ensuite de l'allemand en français par
"un second professeur. Il est hors de doute que
"les deux professeurs sont très habiles ; néan-

"moins, la traduction fut mauvaise : le texte pas-
"sé par l'allemand me revint défiguré. Je fis la
"même expérience sur l'anglais ; la traduction fut
"médiocre. Je fis enfin traduire toujours ce mê-
"me texte en Esperanto, et ensuite de l'Esperanto
"de nouveau en français. Le traducteur de l'Es-
"peranto en français fut un habitant d'Odessa, qui
"n'écrit pas le français, mais le lit seulement dans
"les revues scientifiques. Malgré cette circonstan-
"ce très défavorable, la traduction donnée par
"l'Esperanto fut EXCELLENTE et de BEAU-
"COUP la MEILLEURE des trois."

Etes-vous poète ou musicien ? Nulle langue au
monde, si ce n'est peut-être la langue morte io-
nienne, ne se prête aussi bien à la musique ou à
la poésie que l'Esperanto ; je n'excepte pas même
la langue italienne.

Avez-vous de la difficulté à vous instruire et dé-
sirez-vous augmenter vos connaissances scientifi-
ques, sans beaucoup de trouble ? La langue in-
termédiaire étant un système scientifique, est in-
comparablement plus facile que les idiomes natu-
rels ou de hasard. On entend souvent dire que
l'étude de l'anglais est facile ; eh bien, il faut un
travail plus pénible, une dépense de forces intel-
lectuelles plus considérable, un effort plus long et
plus soutenu pour apprendre seulement l'épéla-
tion et la formalisation du puriel des noms en an-
glais, que pour apprendre toute la théorie de la
langue auxiliaire ; et, une fois cette théorie appri-
se, chaque vocable ou racine de mot que vous
vous assimilez, vous donne autant de connais-
sances linguistiques que si vous appreniez deux cents
mots dans n'importe quel idiome.

Etes-vous un pauvre ouvrier désireux de vous in-
struire ? Vous savez fort bien que vous mourrez à
la peine avant de savoir parler et écrire correcte-
ment une langue dite naturelle quelconque, sur-
tout vous, prolétaire, qui travaillez péniblement
et qui n'avez que quelques heures à dévouer à l'é-
tude. Toute personne d'instruction moyenne qui
sacrifiera, pendant quelques mois, ses heures de
loisir à l'Esperanto, deviendra plus instruite que
la plupart de ses compatriotes ; car, alors, cette
personne connaîtra parfaitement bien une langue,
et combien de gens réputés instruits, peuvent en
dire autant ?

Faites-vous partie de l'humanité ? Tout ce qui
intéresse l'humanité vous intéresse. Rappelez-
vous que la génération actuelle n'est qu'une dent
dans l'engrenage de la succession des générations ;
rappelez-vous que vous profitez de tous les efforts
de vos devanciers vers le progrès de la civilisa-
tion ; rappelez-vous que vous bénéficiez de toutes
les inventions, de toutes les améliorations produi-
tes par vos prédécesseurs ; rappelez-vous qu'en
récoltant ainsi les fruits des arbres que d'autres
ont plantés, vous avez contracté une dette ; que
cette dette, vous ne pouvez l'acquitter qu'en con-
tribuant au bien-être de l'humanité. Certes, l'a-
doption d'une langue permettant aux humains de
se comprendre les uns les autres ne pourrait que
bénéficier à la race blanche tout entière, et si
vous faites partie de la race blanche, vous-même
et vos enfants, en profiterez comme les autres.

ORIGINE DE L'ESPERANTO.

Un jour, dans un banquet, je crois, quelqu'un
dit, en présence de Christophe Colomb : "Mais,
"découvrir l'Amérique, c'est bien simple : on cin-
"g'e vers l'ouest, bientôt on se butte sur la terre,
"et voilà !

"Cependant", dit le Génois, "on qualifiait mon
"entreprise de téméraire, c'était une utopie, c'é-
"tait impossible, d'autres navigateurs s'étaient
"ainsi aventurés sur les mers et ils n'avaient ren-
"contré que le sort destiné à des utopistes sem-
"blables. Mais, voici un oeuf, qui peut le faire te-
"nir sur le petit bout ?"

Quelques-uns essayèrent, mais en vain. Un
monsieur à science infuse — la race n'en est pas
encore éteinte — déclara la chose SCIENTIFI-
QUEMENT IMPOSSIBLE, l'oeuf représentant un
cône renversé à l'état d'équilibre instable, tant
que le centre de gravité de ce corps ne serait pas
déplacé, il devait fatalement changer de position.

"Ceci peut vous paraître impossible, monsieur
"de la science négative", dit Colomb, "mais vous
"vous trompez, voyez plutôt", et le célèbre naviga-

teur, brisant l'oeuf quelque peu, l'aplatit légè-
rement et le déposa dans la position voulue.

"Ah ! c'est bien simple, alors", dit le contra-
dictoireur.

L'histoire se répète.

Lorsque le docteur L. Zamenhof, de Varsovie,
soumit qu'il serait judicieux d'adopter une langue
internationale, cette suggestion reçut l'approba-
tion générale : — il est assez difficile de conce-
voir qu'il pût en être autrement.

Mais, tout en étant d'accord sur l'à-propos d'a-
voir une langue internationale, on était également
d'accord pour ne pas s'accorder sur le choix de
cette langue. Le chauvinisme, le jingoïsme veil-
laient, et chacun s'efforçait de faire adopter son
propre idiome, espérant dominer les autres par ce
moyen — on devait bien s'imaginer pourtant que
ce que l'on refusait à autrui, les autres ne nous
l'accorderaient pas.

"Je propose", dit le docteur, "l'adoption d'une
"langue neutre, pour servir de raillement entre
"les individus de race blanche ; cette langue de-
"vant être apprise "subsidiativement", en outre, en
"sus, comme langue additionnelle ou supplémen-
"taire à la langue maternelle de chacun. Ce véhi-
"cule de la pensée humaine n'étant l'apanage d'au-
"cun peuple en particulier, ne pourrait porter om-
"brage aux autres et pourrait devenir la langue
"seconde auprès de tous." — L'idée, naturelle-
ment, fut trouvée excellente.

Seulement, dirent quelques personnes, si on n'a-
dopte pas une langue nationale, il faudra décou-
vrir une langue artificielle, et alors les ignorants
— c'est-à-dire les personnes douées de la science
infuse — clamèrent à qui mieux mieux qu'il était
impossible de créer, de fabriquer une langue arti-
ficielle : l'expérience a été tentée à maintes re-
prises et jamais on n'a pu réussir. Donc, on ne
réussira jamais.

"Qui", demanda le docteur, "veut bien deviner,
"composer, créer, faire, fabriquer, inventer, peu
"importe l'expression, une langue qui ne soit ni
"nationale, ni artificielle ?"

Personne ne put répondre. Naturellement, c'é-
tait impossible, disait-on.

"La preuve que c'est possible", dit alors le doc-
"teur, "la voici : Je vous présente l'Esperanto.
"voici comment je procède. Je ne crée absolu-
"ment rien. Je parle très bien les 16 langues les
"plus connues de l'Europe, je connais les mérites
"et les défauts de celles-ci, je leur emprunte tout
"ce qu'elles ont de beau, de bien, de bon, de per-
"fectionné, et je leur laisse à toutes, ce qu'elles
"ont de vicieux, de pauvre, de ridicule, de diffi-
"cile et de travers. Voilà."

"Ah ! c'est bien simple, alors", dirent les con-
tradictaires.

Eh ! oui, c'est bien simple, aussi simple que
l'oeuf de Christophe Colomb.

Aussi, le résultat de ce procédé si "simple" est
que l'Esperanto est bien moins artificiel que les
langues nationales ; car les sons qui composent
la langue internationale sont uniquement des sons
naturels — c'est-à-dire ceux communs à tous les
blancs ; l'orthographe et l'épélation sont absolu-
ment naturelles, puisque l'écriture est phonétique ;
tellement, que quiconque sait ses lettres, écrit
sans faire de fautes, à moins que le bon sens na-
turel n'ait été vicié préalablement par l'étude d'u-
ne autre langue.

D'ailleurs, comment un tout peut-il être artifi-
ciel, quand chacun de ses éléments constitutifs
est non-artificiel ?

LA PROPAGANDE DE L'ESPERANTO.

En 1898, le gouvernement des Etats-Unis avait
nommé une Commission chargée de faire rapport
sur cette question du choix d'une langue interna-
tionale. Cette Commission recommanda l'Espe-
ranto. Voir Proceedings of the Philosophical So-
ciety, vol. XXV, p. 3.

En apprenant cette nouvelle, l'auteur de l'Es-
peranto était dans la jubilation : le pauvre hom-
me ne connaissait guère nos moeurs politiques et
ignorait que, en Amérique, les Commissions sont
créées et mises au monde pour faire un rapport
élaboré, clair, précis, bien étiqueté, bien ficelé sur
beau papier de luxe, afin d'être bien doucement,
bien discrètement mis... dans les oubliettes, pen-
dant que messieurs les Commissaires retirent
leurs honoraires.

Quelques amis de l'auteur, constatant que les
choses ne progressaient guère, lui demandèrent
ce qu'il ferait au cas où le gouvernement améri-
cain ne donnerait pas suite au rapport de la Com-
mission.

(A suivre sur la page 932.)

UN SERMON LAIQUE PAR SEMAINE

LA PROPRETÉ CORPORELLE

Mes très chers frères,

Etait-ce bien la peine, en vérité, de prendre, pour le sermon que j'ai à vous faire aujourd'hui, un texte anglais incompréhensible peut-être pour plusieurs, alors que, pour exprimer à peu près la même idée, j'eusse pu vous dire tout de suite, en français, que la propreté est une vertu ?

J'aime mieux le texte anglais ; d'abord parce qu'en sa forme, pour nous de race latine, il est moins banal que son équivalent français et que j'abhorre les banalités ; puis, en second lieu, parce qu'il va beaucoup plus loin que le nôtre.

La propreté est une vertu ! ce qui n'empêche que dans la plupart des familles les enfants ne sont débarbouillés que de force.

La propreté est une vertu ! ce qui n'empêche que dans les collèges, jusqu'à ces dernières années, les élèves se lavaient parfaitement les mains, les pieds et la tête, mais passaient leurs dix mois scolaires sans se laver le corps, faute de piscines, faute de bains, faute de baignoires.

La propreté est une vertu ! La formule est devenue banale dans sa forme et presque mensongère dans sa portée. En effet, qui dit vertu dit un acte supérieur à l'impulsion naturelle des passions humaines. Or, c'est exagérer les passions humaines, la perversité de l'homme, que de prétendre qu'elle détournent de la propreté. C'est plutôt le contraire qui est vrai, et c'est assurément ainsi que l'ont compris ceux qui ont dénoncé le paganisme romain pour les attentions outrées qu'il donnait à la chair.

A ce propos, mes très chers frères, laissez-moi vous dire que, si le paganisme a exagéré les soins du corps, le Moyen-Age n'a pas moins exagéré l'infériorité dans laquelle ils doivent être tenus par comparaison avec ceux à donner à l'âme. Et le malheur est que la tradition créée à cette époque s'est perpétuée en certains pays jusqu'à nos jours, au point de méconnaître systématiquement les lois de l'hygiène et de calomnier ensuite la révélation en lui attribuant la consécration d'une pareille hérésie scientifique.

Oui, mes très chers frères, il a existé dans le passé et il existe encore des gens de bonne foi, des gens de grande foi, qui tiennent la malpropreté corporelle pour l'adjuvant de la perfection chrétienne, mais ces gens sont sans excuse quand ils osent dire que la canonisation

d'un Benoît Labre ou d'une Lydwia de Schiedam, suant la crasse et puant l'ordure, a été l'apothéose ecclésiastique de la malpropreté. J'en appelle à l'Histoire, j'en appelle à la doctrine orthodoxe et à ceux qui en ont la garde ; si des puants, des crasseux et des pouilleux ont été canonisés, ça n'a été ni pour leurs poux, ni pour leur crasse, ni pour leurs ordures, mais pour des mérites étrangers à toutes ces horreurs, des mérites mystiques, des mérites tels qu'ils leur faisaient une auréole flamboyante de sainteté, où se sont volatilisées pour ainsi dire les caractéristiques de leur misérable existence corporelle, poux, crasse et ordures.

Oui, c'est entendu, mes très chers frères, la propreté est une vertu. Malheureusement, de tout temps, les hommes se sont effrayés du mot "vertu" parce que ce mot comporte une restriction à leurs penchants naturels vicieux par la faute de leur premier père ; aussi, pour vraie qu'elle soit au fond, la formule française n'est-elle pas, par sa portée, aussi déterminante dans son action sur l'esprit que son équivalent anglais, et voilà pourquoi j'ai préféré emprunter à une langue étrangère le texte de mon sermon de ce jour : "Cleanliness is next to Godliness !" — La propreté, c'est presque la sainteté !

Oh ! mes très chers frères, ce n'est pas un ministre de la religion qui vous parle du haut de cette chaire profane qu'est l'"Album Universel" ; c'est un simple laïque, un homme du monde comme vous l'êtes tous. Il me siérait mal en conséquence de le prendre avec vous sur un ton d'inspiré. Il me siérait d'autant moins de le faire que, en votre qualité d'hommes du monde, vous n'avez, j'en suis sûr, pour ce qui vous concerne personnellement, de leçon ni théorique ni pratique à recevoir de personne en matière de propreté corporelle.

Mais, en est-il de même du gros de l'humanité, où l'ignorance de tout principe hygiénique doublée d'une fausse pudeur fait tenir le bain comme une pratique inutile pour le corps et dangereuse pour l'âme. Réfractaire au charme de la propreté comme vertu, à cause du caractère trop scolastique de ce mot, ne serait-il pas plus sensible à l'appel d'une formule qui promet le ciel, suprême ambition de tout homme ici-bas, si borné qu'il soit.

Va donc définitivement, le texte anglais : Cleanliness is next to Godliness.

Oh ! mes très chers frères, si, comme le dit la sagesse française, la propreté est une vertu ; si, comme le dit la sagesse anglo-saxonne, la propreté est presque la sainteté, n'est-ce pas surtout quand, s'élevant au-dessus de l'utilitarisme personnel pour devenir de l'idéalisme national, elle se présente aux populations opprimées par le farcin de l'esprit et du corps, sous la forme d'un ange d'une blancheur éclatante, tenant à la main, instrument autant que symbole de délivrance physique et intellectuelle, un gros morceau de savon.

Avec le poète, par la substitution d'un seul mot à un autre, je puis m'écrier :

Qui de nous, qui de nous va devenir un ange !

C'est à vous, d'abord, hommes du monde, initiés depuis longtemps à l'action sanctifiante des ablutions quotidiennes, qu'il revient de droit et d'obligation ce rôle de messager de la bonne nouvelle, du moins dans le cercle immédiat de la famille et de la domesticité. Non contents de pratiquer vous-mêmes la propreté corporelle, faites-la pratiquer à ceux qui tiennent de vous.

C'est à vous, ensuite, médecins, qui pouvez plus par la prescription de l'hygiène que par l'administration de remèdes, qu'il appartient, ce rôle de guérisseur par l'eau et le savon.

C'est à vous surtout, instituteurs de toute robe et de toute classe, qu'il appartient de vous transfigurer en anges de lumière devant les populations, dans ce qu'elles ont de plus impressionnable et de plus croyant : l'enfance, confiée à vos soins.

Mais plus qu'à tous autres, c'est à vous, pouvoirs publics d'ordre politique et municipal, qu'il appartient de consacrer, par la législation et par des subsides, la généralisation du bain dans le pays, comme piscine de sanctification.

Vous payez aux forçats de St Vincent de Paul le luxe de douches quotidiennes dans une salle dallée de marbre, et vous n'avez pas encore songé à doter les écoles d'un hangar quelconque où les enfants puissent se donner plus que la théorie, mais la pratique de l'hygiène : un bain tous les jours.

Vous exigez que les grands établissements industriels soient pourvus de cabinets d'aisance, et vous ne leur imposez pas l'obligation d'avoir pour leurs ouvriers un cabinet de toilette, une salle de bains autrement dit, où ils puissent, par une bienfaisante immersion, se soulager non plus le ventre mais le corps tout entier, le corps et l'esprit également accablés par un travail salissant de dix et douze heures par jour.

Vous souffrez que des taxes soient prélevées sur les baignoires particulières et jusque sur l'eau, cet élément de la nature au même titre que l'air, alors que ces deux articles devraient être fournis gratuitement aux populations, sous forme de bains publics.

Si vous avez été insensibles jusqu'à présent à la gratitude que vous eut gagnée une législation plus sage en cette matière, prenez garde qu'un jour le peuple, racheté sans vous et comme malgré vous, ne vous demande compte de la dégradation physique où vous l'avez tenu, sinon par calcul, du moins par incurie.

Il ne suffit plus de dire que la propreté est une vertu, que la propreté est voisine de la sainteté ; il faut le prouver par des actes, des actes d'ordre public comme d'ordre privé, et c'est pour cela, mes très chers frères, que je vous soumetts comme conclusion du présent sermon, comme formule de votre prosélytisme futur en matière de propreté corporelle : la balnéation gratuite sinon obligatoire.

Et de voir, non pas en rêve seulement, mais dans la vie réelle, l'humanité entière, régénérée par l'eau et le savon, passer, les yeux fixés au ciel, dans des vêtements de blancheur éclatante, symbole de sa régénération par la propreté, c'est la grâce que je vous souhaite, au nom du plus idéal réalisme comme du plus réaliste idéalisme. — Ainsi soit-il.

LE REVEUR.

N. B. — Le prochain sermon portera sur l'HYPOCRISIE, et sera fait par ZOZO.

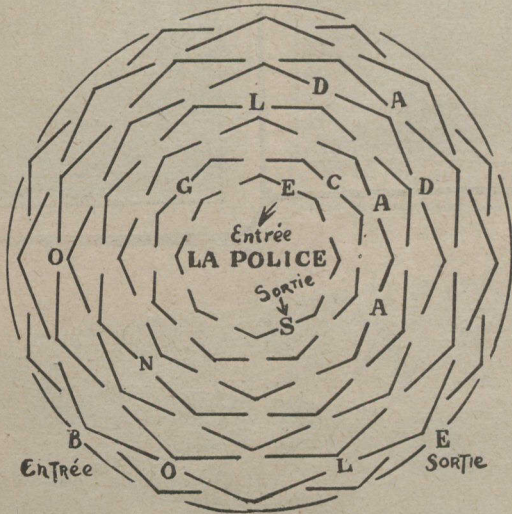




AU MAROC.---Réception d'un envoyé du Sultan. (Gravure de toute actualité, d'après le fameux tableau de Woodville)

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LE CONCOURS DE LA POLICE



La question de la police est plus que jamais à l'affiche. Tout le monde en parle depuis déjà des

mois. L'enquête qui vient de se commencer devant les autorités civiques a fourni à notre ami Tirésias l'idée d'un nouveau concours pour les lecteurs et lectrices de l'Album Universel.

Admettant que la police, dans une ville comme Montréal, est la citadelle imprenable du bon ordre et des bonnes moeurs, que faut-il pour y entrer ?

Un petit mot cabalistique dont vous trouverez les lettres qui l'épellent successivement étalées à chacune des portes par où il faut passer.

Que faut-il pour en sortir ? Un autre petit mot cabalistique.

Amis lecteurs, cherchez ces mots.

A la première réponse exacte parvenue par la maille à nos bureaux, nous donnerons un écritoire magnifique, vendu \$4.00 dans le gros ; à la deuxième, un an d'abonnement à l'Album Universel ; à la troisième, six mois d'abonnement à l'Album Universel.

Prière d'adresser les réponses comme suit : TIRÉSIAS, "Album Universel", Boîte 758, Montréal, Canada.

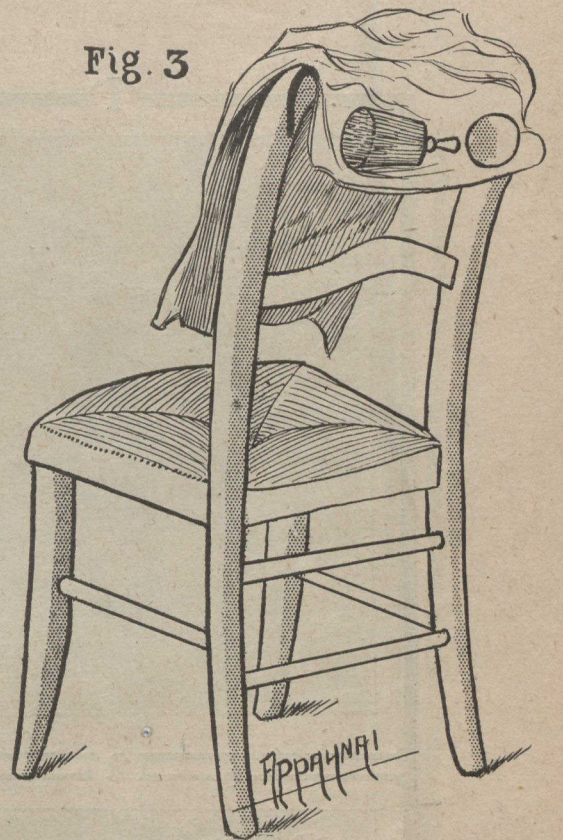


Fig. 3

RÉSULTAT DU CONCOURS DU GANT DU NOUVEL AN

Ce concours n'a obtenu qu'une popularité ordinaire. En tout, 278 réponses, mais beaucoup bonnes.

Le premier prix a été gagné par MeLe Georgiana Duhamel, Joliette.

DEUXIEME PRIX :

M. Charles Fyron, No 19 rue Seaton, Montréal.

TROISIEME PRIX :

Melle Clémentine Lebel, 488 Bank, Fall River, Mass.

MENTIONS HONORABLES :

Frank Bouchard, Lévis, Villeroy, P. Q. ; Delevoie Durand, Boîte de Poste 522, Trois-Rivières, P. Q. ; Marie Gravelle (12 ans), 165 St Patrice, Ottawa ; Armand Charette, 26 Duluth, Montréal, P. Q. ; A. L. P., boîte 77, Sanford, Me, E.-U. ; Armande Gratton, 29 Maple Ave., Ware, Mass. ; Jos. Raymond, 207 Inkerman St., Hull, P. Q. ; J. A. D'Orvilliers, 254 Court St., Brockton, Mass. ; Mme J. H. Provost, 63 rue St Ignace, Montréal ; Hélène Perret, 167 rue Bonaventure, Trois-Rivières ; Mme Wilfrid Riendeau, 679 avenue Hôtel-de-Ville, Montréal ; E. J. Desrochers, Sorel, P. Q.

UN TOUR PAR SEMAINE

PAR HERMANN

Le modèle de servante que montre notre figure 1 est, comme on le voit, une sorte de tapis de table en forme de boîte rectangulaire, auquel sont cousues, à la partie qui pend par derrière, deux ou plusieurs poches ; les unes, assez larges, se tiennent béantes, les autres sont plates et fort peu

tiroir. Celui-ci est d'abord entr'ouvert, puis fermé, en forçant sur les pointes qui se trouvent ainsi prises comme dans un étai.

Il est souvent utile d'avoir une servante adaptée au dossier d'une chaise, pour y laisser tomber ou y saisir des objets au passage. Dans ce cas, les deux pointes de la servante sont remplacées par deux crochets recourbés comme en B ; un foulard ou un linge quelconque, jeté négligemment sur le dossier du siège — fig. 3, — cache l'appareil aux yeux des spectateurs.

Une servante excellente pour recevoir des objets peut être improvisée au besoin avec un chapeau d'homme, en feutre, que l'on attache avec des cordons au dossier de la chaise.

En cas de voyage, les pointes du modèle A seront garnies de bouchons de liège, afin de préserver les ustensiles qui pourraient être exposés à leur contact dans une vanse.

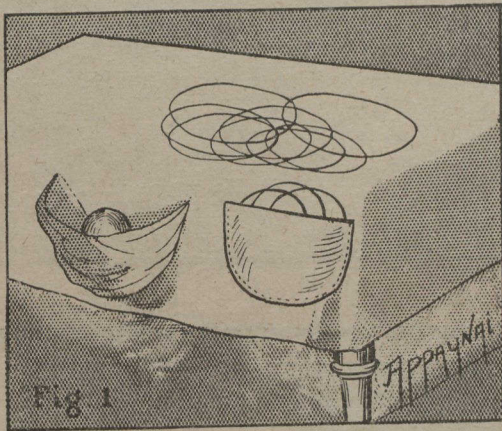


Fig. 1

apparentes, comme celle que l'on voit à droite du dessin, et qui est destinée spécialement aux grands anneaux.

La figure 2 montre un système bien commode de servantes portatives, formées d'une carcasse en fil de fer A, dont la partie antérieure peut être repliée en se relevant contre le cadre qui en forme le fond vertical. Cette monture en métal est garnie, comme on le voit en B, d'une étoffe peu tendue sur le côté mobile, de manière à y former une poche où pourront tomber sans bruit les objets dont on voudra se débarrasser pendant la séance.

Ce modèle de servante, que nous recommandons tout particulièrement aux amateurs de prestidigitation, peut être facilement confectionné avec du fil de fer galvanisé, un peu gros.

Quand l'appareil doit être accroché à une table, il se termine, aux deux angles supérieurs, par deux pointes pp, comme dans la carcasse A ; ces deux pointes, que l'on forme à la lime, sont enfoncées entre la tablette supérieure de la table et le

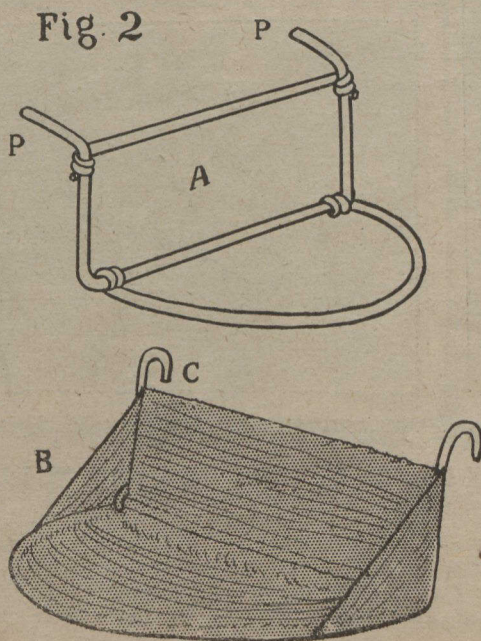


Fig. 2

APPAYNAL.

ARITHMETIQUE

SOLUTION DU PROBLEME No 4 :

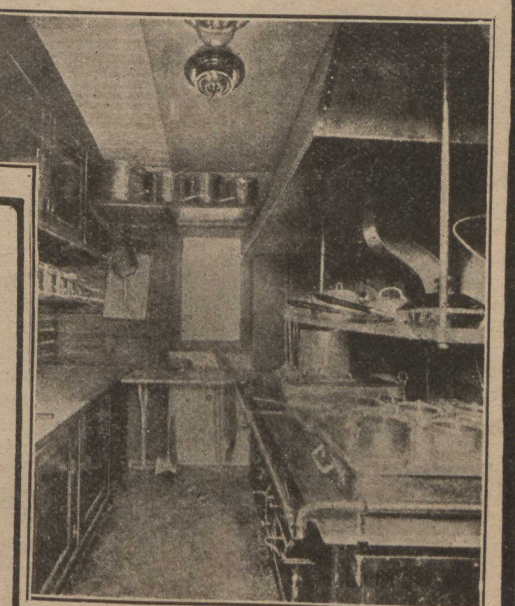
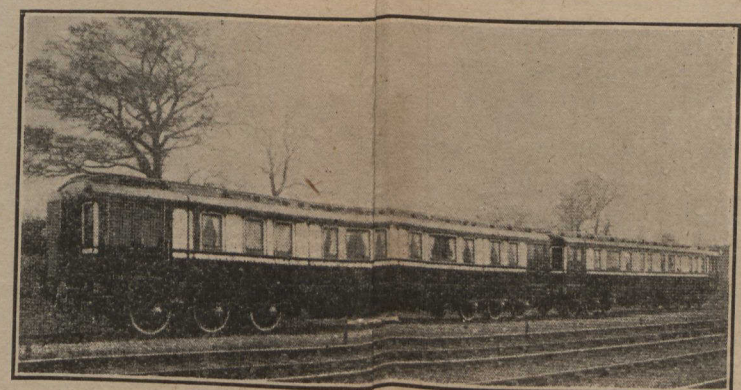
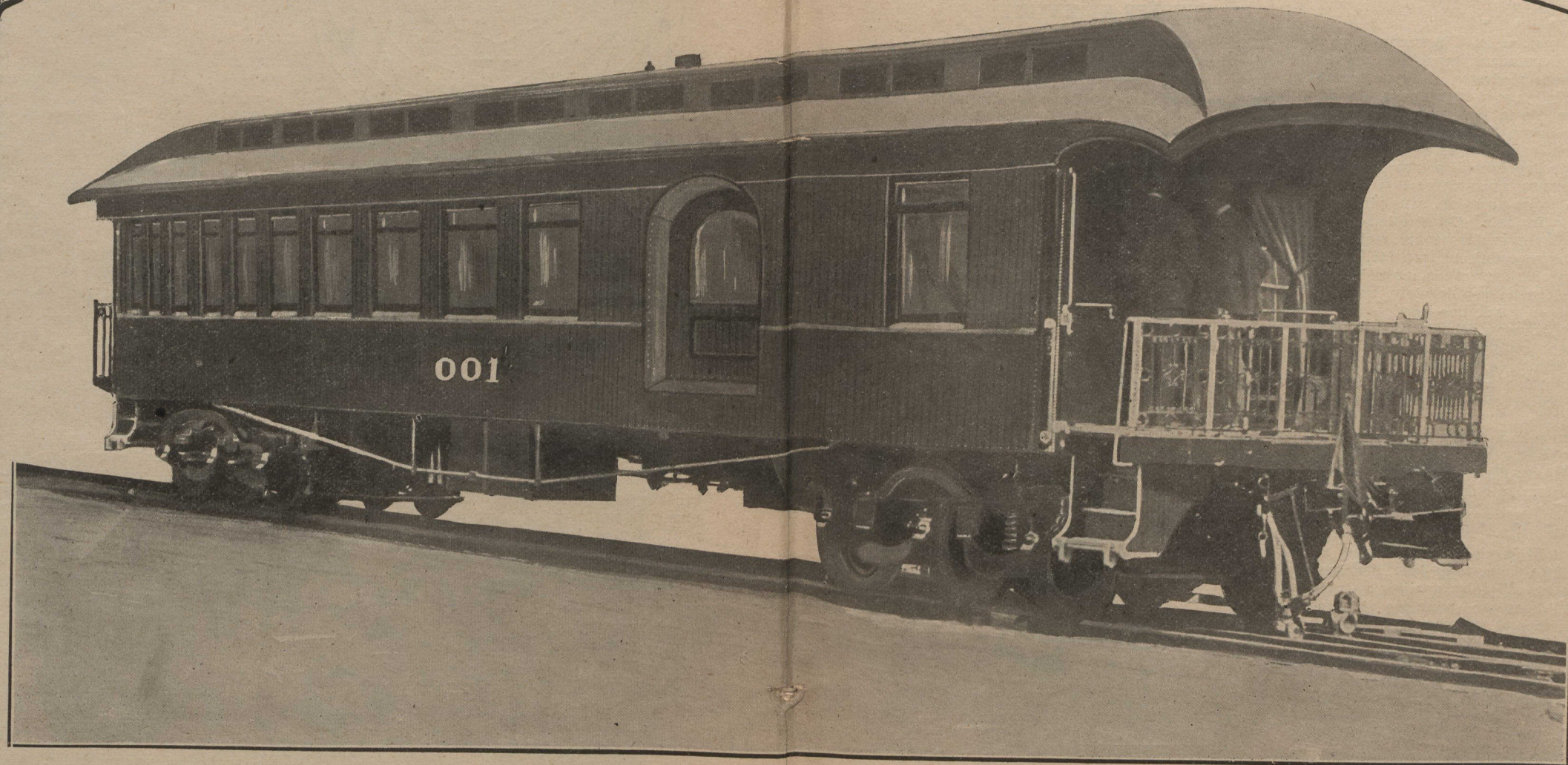
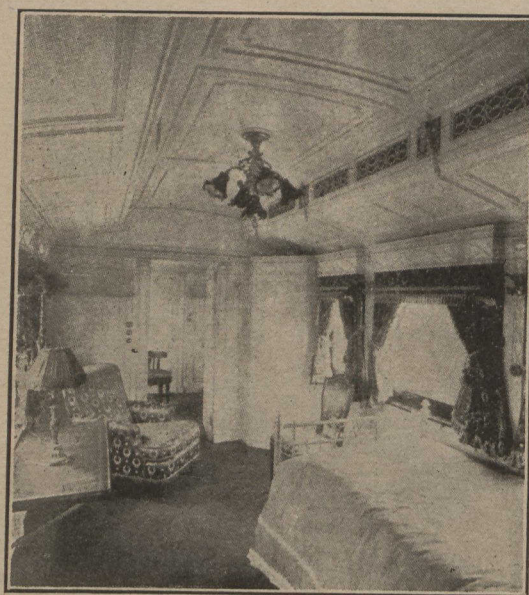
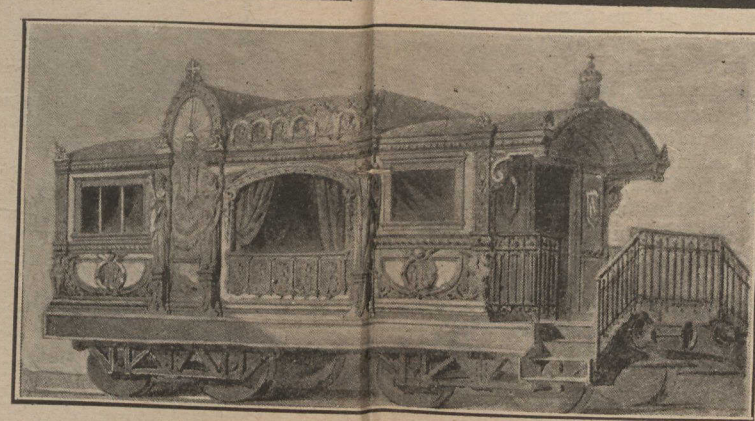
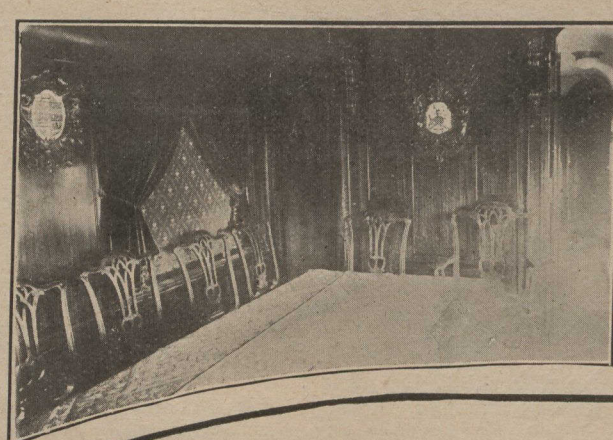
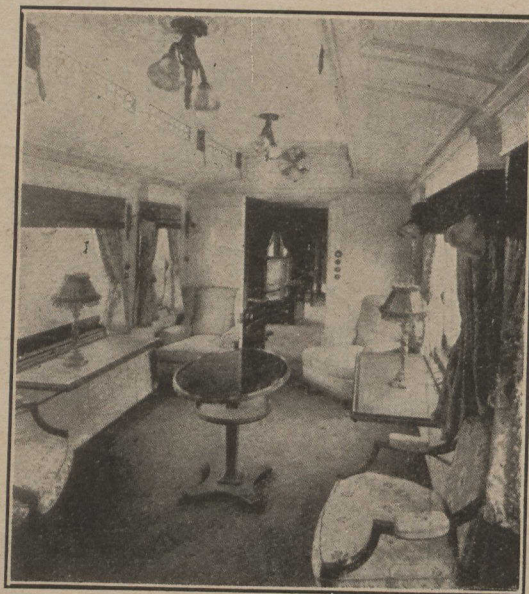
	Heures	Minutes	Secondes
1e fois	1	5	27 3-11
2e fois	2	10	54 6-11
3e fois	3	16	21 9-11
4e fois	4	21	49 1-11
5e fois	5	27	16 4-11
6e fois	6	32	43 7-11
7e fois	7	38	10 10-11
8e fois	8	43	38 2-11
9e fois	9	49	5 5-11
10e fois	10	54	32 8-11
11e fois	12	0	0

ONT TROUVE : M. N. Damcose, St François, N.-Est, comté Beauce ; Alice Michaud, St Gabriel de Brandon, Berthier ; Marie Gravelle (12 ans), 165 rue St Patrice, Ottawa.

AUTRE PROBLEME

Problème No 5 (par S. P., de Rouse's Point) : Un homme a dix pommes ; un autre en a trente et un autre cinquante. A quel prix faut-il qu'ils vendent leurs pommes pour les vendre le même prix et avoir chacun le même montant d'argent ?

ALBUM UNIVERSEL



LE FAMEUX WAGON SPECIAL DE L'HON. M. TARTE, CONNU SOUS LE No. 001, photographié spécialement pour "l'Album Universel," par comparaison avec quelques autres wagons également historiques

No 1, wagon spécial du roi Edouard VII, le salon. — No 2, wagon spécial du roi Edouard, chambre à coucher. — No 3, wagon spécial du roi Edouard, cabinet de toilette. — No 4, wagon spécial aménagé par la Compagnie du Pacifique, pour le duc de Cornwall et Ontario. — No 5, wagon spécial aménagé par la Compagnie du Pacifique pour le duc de Cornwall et York, lors de sa dernière visite au Canada ; vue extérieure. — No 6, wagon spécial du Pape, dont on trouvera l'histoire à la page 914 de l'Album de ce jour. — No 7, wagon spécial du roi Edouard, vue extérieure. — No 8, wagon spécial du duc de Cornwall et York lors de sa dernière visite au Canada ; salle à manger pour les personnes de sa suite. — No 9, wagon spécial du roi Edouard ; boudoir de la reine. — No 10, wagon spécial du roi Edouard ; cabine du valet de chambre de Sa Majesté. — No 11, wagon spécial du czar de Russie ; le buffet. — No 12, wagon spécial de l'ingénieur en chef du Transsibérien ; la cuisine. — POUR PLUS AMPLES DETAILS, VOIR LA PAGE 914.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Ensemble, si vous le voulez bien, chères lectrices, nous ferons, cette semaine, une revue de la mode. Voyons quel est le dernier mot de l'élégance pour ce qui est des différentes parties du costume féminin.

Parlons d'abord de la jupe.

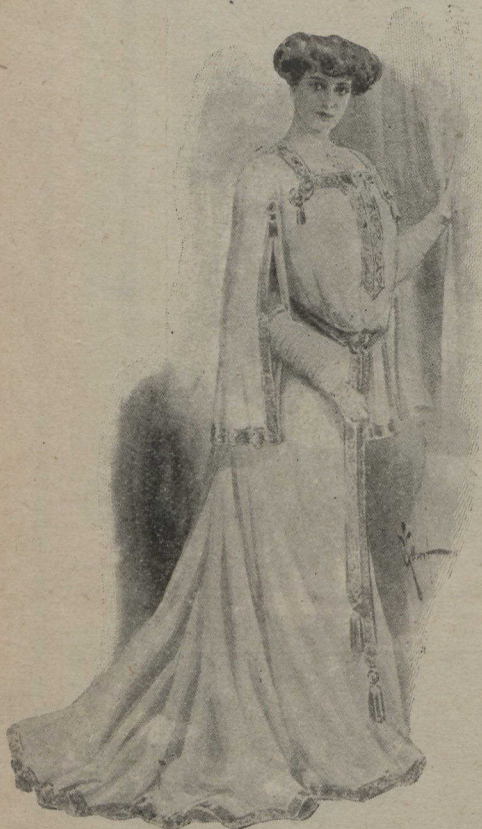
* * *

Comme le velours est plus que jamais le maître de la mode et que les beaux velours ne peuvent être portés dans la boue et dans la neige des rues, on voit énormément, pour les costumes de rue, employer le velours anglais ou velveteen, qui, lorsqu'il est de bonne qualité, ne s'abîme pas et supporte facilement les intempéries. Son prix, très peu élevé, le met à la portée de toutes les femmes, qui s'en peuvent faire de charmantes jupes, surtout si elles les garnissent de fourrure.

Mais, si le velveteen est facilement admis pour la rue et pour les courses, il n'en peut être de même pour les jupes du soir, où il serait absolument déplacé.

On y admet les velours du Nord et le velours liberty, dont l'aspect est tout autre.

Toutes les femmes, et elles sont légion cette année, qui s'occupent de sport, s'adonnent avec fureur au patinage.



Magnifique toilette d'intérieur

C'est, naturellement, la jupe courte qui est obligatoire, avec de très jolis jupons formant dessous et s'entrevoiant au moindre mouvement. Le plus souvent, celle-ci, accompagnée d'un petit paletot-sac, est en fourrure.

Mais, comme le prix du costume ainsi fait est assez élevé, quelques très élégantes également, le remplacent par une grosse étoffe pelucheuse à longs poils brillants. La plus grande partie de ces jupes se garnit de galons, de straps ou de passementeries, et se montent à plis ou fronces autour de la ceinture.

* * *

C'est surtout dans ce mois que l'on apprécie l'avantage des blouses, qui, malgré toutes prévisions, continuent à être plus que jamais de mode. Je ne veux pas parler de la blouse-chemisette confectionnée par la lingère ou le chemisier, et qui ne convient guère que pour les sports ou, l'été, pour la plage; la blouse dont il est question en ce moment est un véritable corsage exécuté par le couturier, et qui prend toute l'importance et coûte souvent plus cher que tout un costume entier. Ces corsages-blouses sont agréables, car ils suppor-

tent plus de fantaisie et plus de richesses comme garnitures qu'un corsage de robe, qui doit forcément s'assortir à la jupe et ne peut, de ce fait, surtout pour l'hiver, être garni de fanfreluches de nuances claires et fragiles. Il ne s'ensuit pas que ce corsage improvisé doive être complètement différent de la jupe; nullement; il doit, au contraire, et c'est là sa grande élégance, rappeler celle-ci, le plus qu'il le peut, dans sa nuance et ses garnitures.

Il était habituel, autrefois, d'user avec ces blouses toutes les jupes défraîchies, ou tant soit peu démodées, dont les corsages étaient hors d'usage; maintenant, on fait pour celles-ci des jupes spéciales, très élégantes pareillement et qui constitueront, pour visites, théâtre ou diners, de fort jolis costumes.

* * *

Les costumes de maison ou d'intérieur, à part ceux du matin, qui demandent des teintes un peu sombres et des formes modestes, si l'on est maîtresse de maison vigilante et s'occupant des détails et du bien-être de la famille, visent tout à fait la fantaisie et même l'excentricité.

Le peignoir du matin ne doit être qu'utile; la toilette d'intérieur de l'après-midi a tous les droits possibles d'être élégante, puisqu'avec l'on doit se tenir dans sa chambre ou au salon, sans plus rien faire qui puisse la défraîchir. Cette toilette, tout en étant élégante, devra exclure toute recherche de mauvais goût que reproduisent trop facilement les modèles bon marché des grands magasins.

Puisque nous parlons de ces derniers, nous ne saurions trop mettre en garde nos lectrices contre l'emploi des articles luxueux achetés tout faits, à des prix relativement réduits. Les taffetas, les soies et dentelles employés p'aisent aux yeux, mais ne sont d'aucune durée. De plus, confectionnés à peu de frais, ces articles sont mal cousus et n'ont aucune solidité.

En résumé, il vaut mieux porter des choses plus simples et bien exécutées, que des fanfreluches élégantes tôt défraîchies, décousues et, par conséquent, donnant à la femme qui les porte une allure peu soignée.

* * *

Si dans le courant de la vie ordinaire, il est relativement facile d'être élégante et jolie, pour peu qu'on sache mettre en relief les qualités naturelles, il n'en va pas de même pour ces réunions mondaines tant désirées et qui changent en plaisirs les rigueurs de l'hiver.

Le milieu est changé, les habitudes, le ton, les manières ne sont plus les mêmes. C'est tout un art que de savoir se parer pour le bal, et c'est précisément parce qu'on a l'occasion d'y briller d'un éclat inaccoutumé, que le bal a tant d'attraits pour les femmes.

Nous ne voulons donc rien négliger de ce qui peut contribuer à leurs succès dans les salons, et par conséquent à leur bonheur.

Les robes de bal s'agrémentent actuellement de très gracieux ornements. Ceintures et boléros sont ruiselants de paillettes d'argent ou nacrées et de pierreries qui font, le soir, à la lumière des lustres, le plus féérique effet.

Cette mode a tout de suite obtenu un succès qui va sans cesse grandissant.

Ces ornements sont moins l'oeuvre des couturiers que des brodeurs. Ce qui leur fait le plus d'honneur, ce n'est pas tant l'ingéniosité de leurs compositions, ni le fini du travail, que l'élégance des formes et la coupe harmonieuse de leurs créations. Les couturiers en tirent un certain profit, mais il faut reconnaître que, sans leurs utiles auxiliaires, l'impulsion qu'ils donnent à la mode aurait des résultats plus lents.

Un simple galon brodé, soulignant le décolleté, constitue une parure très distinguée. Ceux qui ont un cachet ancien, sont particulièrement très recherchés. Ces galons se font très souvent en soie passée et fils d'or. Les broderies d'or sont d'ailleurs toujours d'actualité. Sur un fond de satin blanc ou de couleur, sur les tissus légers de tulle ou de crêpe de Chine, les fils d'or ou d'argent se marient admirablement aux fils de soie. Les ornements dans le style grec sont également très employés.

Pour le bal, ce sont les jupes demi-longues qui dominent. Esthétiquement parlant, on ne peut nier ici la supériorité de la robe à traîne, qui, dans les plus des étoffes de soie ou velours, se déroule et ondule avec tant de grâce. Toutefois, si cette mode est jolie pour les personnes qui ne dansent pas, elle devient encombrante pour les passionnées de la danse et amène des accidents par l'enroulement de ces serpents soyeux dans les jambes des malheureux danseurs. Il est donc bon, pour les jeunes femmes, d'adopter pour leur toilette de bal une longueur de traîne raisonnable et surtout facile à relever, car rien n'est plus laid, quand on danse, qu'une robe mal relevée dans un mouvement disgracieux ramenant la traîne sur le bras et rappelant l'effet d'une amazone descendant de cheval.

Les froufrous soyeux devront être assujettis à un petit ruban de satin formant bracelet: cette mode, un peu ancienne, est encore la plus pratique.

FALBALAS.

PENSÉES ET MAXIMES

Qui sait mal obéir ne commande pas bien.

* * *

L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères.

* * *

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.



Très remarquable toilette de sortie

Pour bien mentir, il faut plus de mémoire que d'imagination.

* * *

Ils sont aimés des dieux, ceux qui meurent jeunes.

* * *

La seule avarice qui soit permise est celle du temps.

* * *

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

* * *

La fortune a toujours raison et le destin a toujours tort.

* * *

La timidité se compose du désir de plaire et de la crainte de ne pas réussir.

* * *

L'homme vulgaire suit la mode, l'homme prétentieux l'exagère, l'homme de goût pactise avec elle.

* * *

Il faut plus de force pour s'arrêter que pour passer le but.

* * *

C'est être bien avancé dans la science de la vie que de savoir souffrir.

MADAME ALBANI

Page littéraire d'une double actualité empruntée à l'œuvre de M. L. O. David, "Mes Contemporains."

Une de ces créatures privilégiées qui naissent avec une auréole au front. Organisations d'élite, faites des fibres les plus délicates, des tissus les plus fins de l'humanité. Incarnations sublimes de toutes les harmonies de la nature, depuis le murmure des ruisseaux et le gazouillement des oiseaux, jusqu'au bruit sonore des flots de la mer et des arbres de la forêt agitée par la tempête.

Véritables sensibles qu'un rien affecte, qu'un rien dilate ou flétrit; harpes éoliennes qui résonnent au moindre souffle; sylphides charmantes qui traversent le monde sur un fil d'argent, dans un nuage d'encens. Le monde se précipite dans le sillon lumineux qu'elles laissent derrière elles, et répète, dans le ravissement, les accents harmonieux qu'elles jettent aux quatre coins du ciel. Les rois baisent l'empreinte de leurs pieds et répandent de la poussière d'or sur leur passage; riches et pauvres font retentir l'air de leurs acclamations, car elles ont des accents pour toutes les émotions de l'âme, elles ont le don de faire vibrer toutes les cordes de cet instrument incomparable qu'on appelle le cœur.

On a cru longtemps que ces natures délicates ne pouvaient naître sous notre ciel inclement; qu'il leur fallait, comme à certaines fleurs, les chauds rayons du soleil, la tiède haleine d'un printemps éternel. Déjà les muses ont prouvé, plus d'une fois, qu'elles aimaient à habiter les rivages grandioses de nos fleuves et de nos lacs, les sommets de nos poétiques montagnes. La musique, surtout, cette fille aimée du ciel! on la trouve partout.

Les étrangers se plaisent à reconnaître le goût et les aptitudes du peuple canadien pour cet art attrayant.

Tous les jours on rend hommage à des talents qui, sur un théâtre plus vaste, eussent égalé ces grands artistes dont les noms courent le monde.

Emma Lajeunesse, la première, a franchi les limites que notre renommée semblait ne pouvoir dépasser. Oiseau captif, elle a brisé le fil qui l'empêchait de prendre son essor vers les sommets de la renommée. Aussi favorisée des dons du ciel que les grandes cantatrices de l'Europe, elle n'avait qu'à vouloir pour monter jusqu'à elles. L'écho apporté de temps à autre sur nos rivages le bruit de ses triomphes, le retentissement de ses succès. Albani est un nom aussi populaire en Italie que celui de la Patti et de la Neillson. Elle porte ce nom en l'honneur de la ville où son talent reçut ses premiers encouragements.

Les journaux d'Europe ont tant répété qu'elle est Américaine, que tout le monde a fini par le croire, les Américains les premiers. Nous n'avons pourtant pas trop de gloires dans le domaine des arts, on devrait bien nous laisser celles qui nous appartiennent.

Emma Lajeunesse est une Canadienne-française. Elle est née à Chambly, et tout le monde se souvient de cette jeune fille, à la figure pâle et rêveuse, à la physionomie lumineuse, qui, dès l'âge de douze ans, donnait des concerts avec sa petite sœur dans nos villes et nos villages. Idole d'un père qui poussait le pressentiment des hautes destinées de sa fille jusqu'à l'exaltation, elle grandit dans la pensée d'aller en Europe. Un moment, on crut qu'elle se ferait religieuse; les bonnes Dames du Sacré-Coeur l'espéraient, et mademoiselle Lajeunesse avait fini par se faire à cette idée.

Mais, un jour, elle partit pour les Etats-Unis; et, quelque temps après, on apprit que la population d'Albany se rendait avec empressement à la cathédrale catholique de cette ville pour entendre chanter une jeune fille dont la voix était merveilleuse.

C'était Emma Lajeunesse.

Quelques années plus tard, le rêve de son père s'accomplissait. Emma partait pour l'Europe, sous la protection d'une riche famille française. Après quelques mois d'études, elle parut sur la scène, dans les villes du sud de l'Italie, et souleva l'enthousiasme des populations ardentes et passionnées de ces contrées. On se prosterna devant cette étoile naissante, et la Renommée avec ses cent voix jeta partout son nom. Dans un concert qu'elle donna à Messine, en Sicile, elle fut rappelée dix ou quinze fois, et la dernière fois, plus de deux cents bouquets la couvrirent de fleurs et jonchè-

rent le théâtre. Trois serins, lancés d'une cage, allèrent voltiger autour de celle qu'on appelait le "Serin d'Amérique." L'enthousiasme ne pouvait se manifester d'une manière plus délicate et plus flatteuse. Les couronnes, les bracelets et les diamants lui arrivèrent pendant plusieurs jours après ce triomphe.

Il est malheureux qu'il ne se soit pas trouvé un homme parmi nous pour faire ce que des étrangers ont fait et partager avec notre pays l'honneur de protéger cette fleur nationale. Hélas! Combien d'autres ont eu à souffrir de notre pauvreté ou de notre indifférence pour nos talents artistiques et littéraires!

Nous espérons que la jeune diva n'oubliera pas, au milieu des séductions qui l'entourent, sa patrie, et qu'un jour elle viendra, au moins une fois, nous donner l'occasion de saluer et d'applaudir la plus brillante de nos gloires artistiques.

Montréal, 17 mars 1883.

POST-SCRIPTUM. — Elle vient.

* * *

Le 31 mars 1883, j'écrivais dans la "Tribune": "Elle est venue.

"Nous l'avons vue et entendue, enfin, cette Albani, cette Emma Lajeunesse dont le monde entier admire le talent. Eh! bien, n'est-il pas vrai qu'elle mérite la gloire qui entoure son nom? Les rêves de ceux qui ont entendu ses premiers chants sont réalisés, effacés. Le travail, la persévérance et l'art ont fécondé, embelli et poussé jusqu'aux dernières limites de la perfection les dons merveilleux de la nature. Est-il possible de chanter avec plus de science, de méthode et de distinction, de faire entendre des notes plus pures, des accents plus enchanteurs. Une voix humaine peut-elle être plus divine? Nous aurions aimé la voir et l'entendre dans un opéra, dans une des grandes créations de son génie. Mais ce que nous avons entendu suffit pour donner une idée de l'effet qu'elle produit, lorsque l'intérêt du drame, les traits de l'action et de la mise en scène se joignent au charme de sa voix. Nous nous expliquons l'enthousiasme qu'elle soulève partout, les applaudissements qui retentissent sur son passage. Sans doute, elle a chanté devant des réunions plus aristocratiques, elle a reçu des cadeaux plus beaux que les nôtres, mais nulle part elle n'a été accueillie avec plus d'enthousiasme. Son émotion a prouvé qu'elle appréciait les manifestations bruyantes de notre admiration. Elle a dû voir que le patriotisme donnait à ces manifestations un cachet particulier, une puissance émouvante, que les cœurs battaient aussi fort que les mains."

* * *

Un connaisseur, un savant en musique, M. Couture, qui n'a pas l'admiration facile, disait:

"Nous n'avions jamais, pour notre part, entendu Albani, mais sa vaste réputation nous avait permis de nous faire une idée approximative de son mérite. Or, nous le déclarons hautement, notre attente a été surpassée de beaucoup. Et pourtant, après avoir tout dernièrement applaudi la Patti à New-York et à Boston, et la Neillson ici, nous avions quelques raisons d'être difficile.

"Eh bien, pour ne parler que de la plus célèbre des deux, la Patti possède peut-être un registre plus également et plus uniformément timbré, ses notes sont peut-être plus rondes et plus sonores, elle a, peut-être l'avantage d'un mécanisme un tant soit peu plus souple; mais elle ne chante ni avec le sentiment ni avec l'intelligence d'Albani. Pour le sentiment et l'intelligence artistiques, nous croyons Albani sans rivale au monde, la plus grande des artistes par conséquent, car le sentiment et l'intelligence, c'est tout l'art."

* * *

C'est le 24 mars 1883 que la grande artiste parut, la première fois, devant un public canadien. Quelle salle! Quelle foule! Quelles acclamations! Anglais, Canadiens-français et Irlandais rivalisaient d'enthousiasme. Les mains battaient, les hurrahs soulevaient le plafond de la salle, les couronnes, les bouquets, les corbeilles de fleurs jonchaient la scène.

La veille, elle avait été reçue solennellement à l'hôtel de ville, en présence de l'élite de notre so-

ciété, et des adresses lui avaient été présentées par le conseil de ville et différentes sociétés nationales. Fréchette avait lu, avec une chaleur communicative, une poésie charmante.

Invitations dans les couvents, dans les salons les plus aristocratiques, réceptions magnifiques, tous les hommages lui furent prodigués pendant son séjour à Montréal.

Ces hommages, adressés quelquefois à des artistes qui ont plus de talent que de vertu, paraissent exagérés et peu convenables à grand nombre de personnes, mais, cette fois, il n'y eut qu'une opinion, qu'un sentiment. On rendait hommage, non seulement à la grande artiste, mais à la femme vertueuse, dont la réputation était restée intacte au milieu de tous les dangers, de toutes les séductions. On s'applaudissait qu'une Canadienne-française eût donné au monde le spectacle si rare de la vertu dans un monde où elle est fort négligée. On considérait que c'était un honneur pour elle, pour sa famille, pour sa nationalité, pour la maison d'éducation où elle avait formé son cœur et son esprit.

Il est bien connu que si la reine d'Angleterre l'estimait assez pour la faire asseoir à sa table, c'est autant pour sa vertu que pour son génie artistique.

Elle est restée humble, modeste, bonne pour sa famille, pour son père, pour sa sœur, pour ses amies d'enfance, reconnaissante envers les personnes qui l'ont protégée dans sa jeunesse. Elle paie une pension à son vieux père, qui demeure à Chambly, et son frère, Joseph Lajeunesse, prêtre, curé d'une paroisse dans le nord, lui doit son éducation.

Sa vie a été laborieuse, absorbée du matin au soir par l'étude de son art.

On est porté à croire, en l'entendant, qu'elle chante, comme le rossignol, sans travail, sans préparation. C'est une erreur: le talent sans travail reste toujours incomplet. Demandez à Albani comment elle est arrivée à la perfection artistique. Elle vous répondra que c'est en travaillant, depuis l'âge de quatre ans, du matin au soir, dix et douze heures par jour; en se privant de tous les plaisirs, en fuyant les amusements, les réunions où elle aurait été exposée à se fatiguer, en réglant tous les actes de sa vie, en se surveillant constamment.

Que de soins, que de précautions pour conserver sa voix, pour éviter tout accident, tout refroidissement, pour être en état de chanter tous les soirs, pendant des mois! Et, pour conserver sa réputation d'honnête femme, pour protéger son inviolabilité de jeune fille et d'épouse, pour échapper aux morsures de l'envie et de la jalousie, dans un monde si jaloux, que de peines et d'efforts!

Les grands artistes sont esclaves de leur génie, les fleurs dont on couvre leurs chaînes ne font que dissimuler leur esclavage, leurs ennuis, leurs déboires et leurs humiliations. On les croit heureux, parce qu'on ne voit pas les épines sous les fleurs, mais ils les sentent, ces épines sanglantes de la vie, d'autant plus que leur sensibilité est plus vive, leur nervosité plus développée. Ils rient souvent, quand ils auraient envie de pleurer, ils chantent quand ils ont le cœur plein de larmes.

Albani est mère, de son mariage avec M. Gye, propriétaire du Covent Garden de Londres; elle a eu un fils dont la pensée la suit, l'obsède partout.

Albani est venue trois fois au Canada; nous avons pu l'entendre dans quelques-uns des grands opéras où le monde entier l'avait applaudie, et nous avons pu nous rendre compte de son immense popularité, de sa gloire incontestable.

C'est une des grandes artistes du monde, et c'est une Canadienne-française.

Hélas! pourquoi a-t-elle été obligée de demander à des étrangers la protection dont elle avait besoin pour remplir sa glorieuse destinée?

Montréal, 1894.

L. O. DAVID.

Ajourner une bonne action fait que souvent on y renonce.

* * *

Le malheur fait dans l'âme un vaste désert où retentit la voix de Dieu.

* * *

Toutes les gloires, tous les bonheurs, toutes les fortunes ont leurs parasites, comme les rosiers leurs pucerons.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

PAR CORDON BLEU

Dans ma dernière, j'avais promis de vous entretenir aujourd'hui du déjeuner, le premier repas du jour. En Canada, le déjeuner est le repas du saut du lit. Cependant, les habitudes d'Europe me semblent s'être beaucoup implantées depuis quelques années chez nous. Surtout dans les grandes villes, j'ai cru remarquer qu'on dîne le soir, déjeune le midi et collationne le matin, c'est-à-dire que le premier repas ne se compose généralement que d'une tasse de café ou de chocolat et pain et beurre.

Il importe donc de parler du café. Quelles sont les conditions à remplir pour avoir du bon café ? Tout le monde s' imagine faire du café, et c'est tout au plus une décoction de pain grillé ou de chicorée qu'on nous fait généralement boire. On pourrait écrire des volumes sur la question du café, considéré au simple point de vue culinaire, et on n'aurait pas encore tout dit. Je me contente-

crotables, de la racine de chicorée sauvage torréfiée. Cette fraude, qui date aujourd'hui de quarante ans, ayant toujours été tolérée, a pris des proportions colossales, au point que, chez certains débitants, une livre de café entraîne l'écoulement de trois livres de poudre de chicorée.

Voici un moyen bien simple de reconnaître ce genre de falsification, qui est le plus ordinaire et

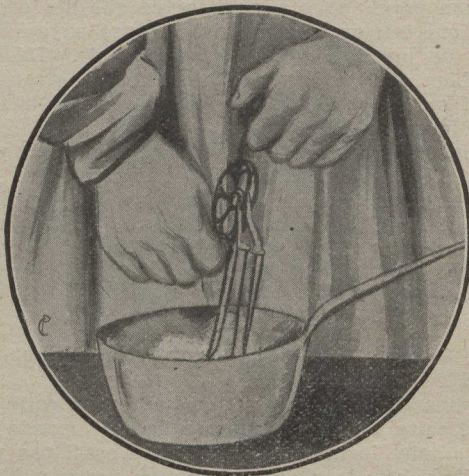


Mêlez bien l'œuf avec le café

café avec un œuf et une demi-tasse d'eau froide. Jetez le tout dans environ six tasses d'eau bouillante. Laissez bouillir trois minutes.

Puis, pour clarifier votre café bouillant, versez-y une demi-tasse d'eau froide. L'eau froide descendra au fond de la cafetière, entraînant les grains de café en suspens. Cette recette devra vous donner six tasses de café.

Pour mêler l'œuf au café, servez-vous toujours d'une fourchette argentée, et jamais d'une fourchette de fer ou d'acier.



Pour mêler l'œuf au chocolat, battez-le bien avec une batteuse

en quelque sorte le plus inévitable ; après avoir trempé l'index dans de l'eau pure, appuyez-le sur le prétendu café pulvérisé ; roulez entre le pouce et l'index ce qui se sera attaché à ce dernier : si le café est pur, ses grains, quelque fins qu'ils soient, resteront distincts, tandis que la poudre de chicorée, qui est beaucoup plus molle, se coagulerait et se formerait en boulette.

Toutefois, le plus sûr moyen pour avoir de bon café, est de le torréfier et de le moudre soi-même.

Deuxièmement, sa culture en pays prospère ; troisièmement, sa maturation parfaite ; quatrièmement, sa conservation dans la manufecture et l'emmagasinage ;

Cinquièmement, sa torréfaction, très délicate opération, qui demande à être faite ni trop rapidement, ni trop lentement, et en aussi petite quantité que possible. L'expérience est un sûr guide en ces matières, et il faut se résoudre d'avance au sacrifice de plusieurs livres de café avant d'arriver à marcher à pas sûrs.

De sorte que l'on peut poser en principe général : il faut acheter son café vert ; le torréfier, le griller soi-même et le moudre soi-même.

La mouture du café est une septième considération non moins importante que les autres. Une fois le café moulu, il demande à être placé dans des bocaux de verre dépolis, si possible, afin que l'arôme ne soit nullement affecté par le vase ou par la lumière. Enfin, huitièmement, la question de l'échaudage du café.

Pour faire du bon café, il vous faut d'abord de l'eau fraîchement bouillie. Puis mêlez bien votre



Pour faire votre café servez-vous toujours d'eau fraîchement bouillie

rai donc de montrer simplement du doigt les considérations sérieuses qui entourent la confection d'un breuvage aussi réconfortant quand on n'en fait pas d'excès.

D'abord, il y a le choix du plant. Devez-vous boire du java, du mocha, du saint-domingue, etc. ? C'est une question excessivement controversée.

Il y a café et café, comme fagots et fagots, le meilleur café est celui du moka ; la seconde place appartient au café java, puis viennent le martinique et le saint-domingue.

Chacune de ces espèces a son prix, l'une a plus d'arôme, l'autre plus de force ; toutes sont bonnes intrinsèquement. Mais aujourd'hui on n'achète guère, dans nos ménages, de café en grain ; on laisse à l'épicier le soin de la torréfaction, et on lui achète le café en poudre. Or, le café en poudre est toujours plus ou moins falsifié ; on y mêle des glands doux, de l'orge, du blé de Turquie torréfiés ; mais surtout, et dans des proportions in-



Il vaut beaucoup mieux moudre son café soi-même



Un bon conseil : Frottez bien vos poêles avec du sel pour ôter le goût des aliments qui y ont passé.

Voici maintenant une recette exclusivement française. C'est celle usitée au café de Foi et au café Lembin, qui ont acquis une si grande réputation. Faites bouillir de l'eau dans une cafetière, ôtez la cafetière du feu lorsque l'eau sera en pleine ébullition, jetez dedans le café en poudre, auquel vous aurez ajouté quelques petits morceaux de colle de poisson ; remuez le tout avec une spatule de bois, et lorsque le café aura cessé de se boursouffler à la surface, vous couvrez la cafetière, et laissez le tout reposer pendant un quart d'heure. Tirez alors le café à clair, et s'il n'est plus assez chaud pour être servi, vous le ferez chauffer au bain-marie.

LE CHOCOLAT.

Comme l'usage se répand considérablement en Canada de boire du chocolat au déjeuner, je crois devoir en donner la recette.

(Suite à la page 929.)

UNE USINE A MUSIQUE

COMMENT ON DONNE UNE VOIX AUX PHONOGRAPHES

Comment se fabriquent les rouleaux dont on se sert dans les phonographes ? Question intéressante, puisque le phonographe a sa place marquée aujourd'hui au foyer domestique. Comment donne-t-on une voix aux phonographes ?

Je laisse un journaliste bien connu de Paris répondre à cette question, qui ne manquera d'intéresser les lecteurs de l'«Album Universel».

On fait parfois, en courant Paris, dit-il, des découvertes bien extraordinaires.

L'autre jour, je suivais la rue Richelieu, encombrée d'omnibus, de fiacres, de camions, d'automobiles et de bicyclettes, lorsque, non loin du boulevard, dans le tohu-bohu étourdissant d'une circulation intense, mon oreille perçut distinctement ce bruit particulier dont Théophile Gautier, je crois, a dit qu'il est le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits. Oui, des sonorités musicales jaillissaient avec une continuité tapageuse d'une haute maison peinte en rouge, où, au rez-de-chaussée, une vitrine exhibait des phonographes, armés de leurs porte-voix reluisants. Impossible, pourtant, d'attribuer à ces appareils, si perfectionnés fussent-ils, une pareille puissance de sons.

J'entrai résolument, et j'interpellai un monsieur qui me fit un accueil très courtois.

—C'est bien simple, me dit-il, ici nous ne nous bornons pas à la vente des phonographes, nous procédons en outre à la fabrication de leur organe essentiel. Vous connaissez, n'est-ce pas, le principe de l'appareil aujourd'hui si répandu ?

Un manchon en gutta, adapté à un cylindre que fait tourner un mécanisme d'horlogerie, reçoit, par l'intermédiaire d'une pointe ou stylet, l'empreinte des vibrations d'un diaphragme receveur des sons, et le fonctionnement inverse du système rend fidèlement les vibrations ainsi enrégistrées ?

—Parfaitement.

—En ! bien, nous pratiquons, ici même, l'opération qui consiste, en quelque sorte, à animer la matière inerte, à lui communiquer la faculté de reproduire la voix articulée, les notes de musique, le timbre des instruments. En un mot, nous imprimons les rouleaux.

Sans plus de cérémonie, il m'entraîna dans un escalier sombre, dont la cage, for-

mant un énorme acoustique, résonnait étrangement de haut en bas.

A tous les paliers, par les fissures des cloisons, par le trou des serrures, s'échappaient des lambeaux de mélodie, d'airs de bravoure, de chansonnettes, des tapotements de piano inégalement rythmés ; et, par-dessus tout, comme tombant du ciel, s'épandaient de violentes harmonies faites des mugissements des cuivres, des ronflements de la peau d'âne.

Mon guide poussa une porte... Une douzaine de musiciens s'y trouvaient, chambrés dans une sorte de rotonde de quelques verges carrées.

Au moment de notre entrée, un morceau venait de finir ; mais à peine les instrumentistes avaient-ils eu le temps de reprendre haleine, que le chef, après avoir distribué de nouvelles partitions, escadait lestement une haute chaise, et, ses genoux lui servant de pupitre, levait son bâton de mesure en signe d'avertissement. Au même instant, ayant déclenché le mouvement d'une série d'appareils, réglés en vue d'un fonctionnement simultané, un spécialiste vêtu d'une longue blouse blanche s'avançait vers le pavillon d'un des grands cornets de carton braqués en face de l'orchestre, ainsi qu'une batterie de tremblons, et annonçait de sa plus belle voix ce titre : «La Marche Lorraine !»

Aussitôt, relevées de roulements de tambour et de coups de grosse caisse, les fanfares d'éclater en un formidable «tutti» à briser les vitres.



Tout un corps de musique exécute une marche militaire pour les cornets acoustiques.

Nous descendons un étage et nous voilà parcourant un dédale de pièces occupées par d'autres travailleurs.

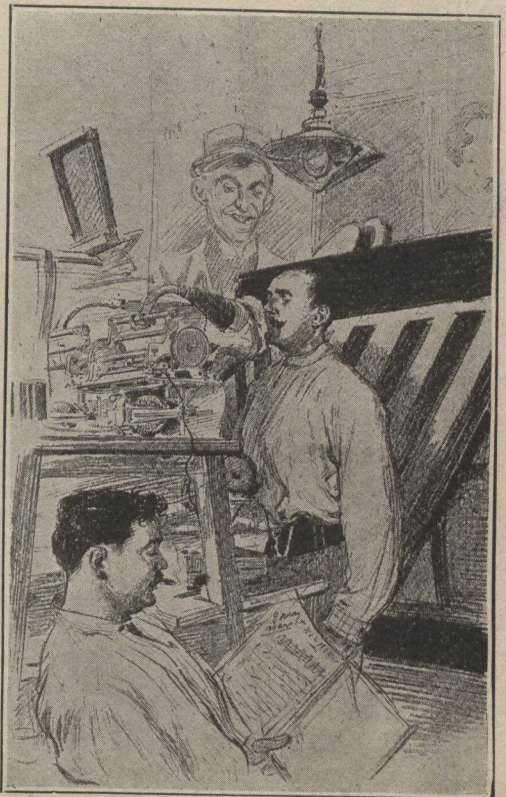
Ici un monographe, un chanteur de café-concert détaillent leurs créations. Là, deux virtuoses alternent dans le répertoire de l'opérette. Autour de nous, un pot-pourri extravagant de romances sentimentales, de chansonnettes, de «scies». Ahuri, je ne sais plus où donner des oreilles et je quitte les compartiments de la fantaisie pour descendre dans la section de l'opéra.

Là aussi on travaille ferme. On y «fait» à rouleau continu du Rossini, du Meyerbeer, du Verdi, du Auber, du Donizetti, du Victor Massé, du Massenet, du Gounod. «Faust», notamment, est un des «articles» les plus demandés. Un fort ténor tenait sa partie dans un grand trio, aux côtés d'une très moderne Marguerite et d'un bon diable de Méphisto en gilet.

Nous sortîmes enfin de ce dernier laboratoire. Là-haut, les cuivres de l'orchestre continuaient de sévir. Et, tout le long de l'escalier, ainsi qu'en un cauchemar, l'internal charivari me poursuivait parmi les accords plaqués des pianos et les trémolos d'une clarinette exaspérée. C'était à devenir fou.

Mais j'avais découvert les arcades de l'«usine à musique», engendrée par la phonographie...

Une fois gravés, les rouleaux sont étiquetés, classés, emballés, tout prêts pour la vente sur place ou pour l'expédition. Et ils vont porter d'un bout à l'autre de l'univers, sous toutes les latitudes, une illusion d'art.



Devant le cornet acoustique adapté au cylindre enregistreur, un baryton roucoule les «Lapins», de Pierre Dupont : «J'allais cueillir des fleurs dans la vallée, — In-souciant comme un papillon bleu...» Et pendant ce temps, un autre virtuose, attendant son tour, feuillette une partition d'opérette...

VARIÉTÉS

Melle Duchand, de l'Opéra, étant morte de la petite vérole :
«C'est bien modeste, dit Fontenelle.»

* * *

Une dame, dont la géographie n'était pas la principale étude, se faisait lire le sujet de «Bajazet» ; dans le moment où le lecteur dit :

«La scène est à Constantinople», elle s'écria :

«Ah ! ah ! je ne croyais pas que la Seine allât jusque-là.»

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Suite de la page 928

Pour faire une tasse de chocolat, soit à l'eau, soit au lait, il faut au moins une tablette et demie. Mettez le chocolat dans la chocolatière après l'avoir cassé en trois ou quatre morceaux ; pour chaque tasse que vous voulez faire, mettez une tasse et demie d'eau ou de lait ; posez la chocolatière sur un feu ardent et remuez-le fréquemment avec le bâton à chocolat, en roulant ce dernier entre vos mains ; faites ainsi bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit d'un tiers, et servez. Certaines personnes, pour faire le chocolat au lait, commentent par le faire fondre dans de l'eau ; c'est une mauvaise méthode qui n'aboutit qu'à mettre de l'eau dans le lait, lequel n'en est souvent que trop pourvu.

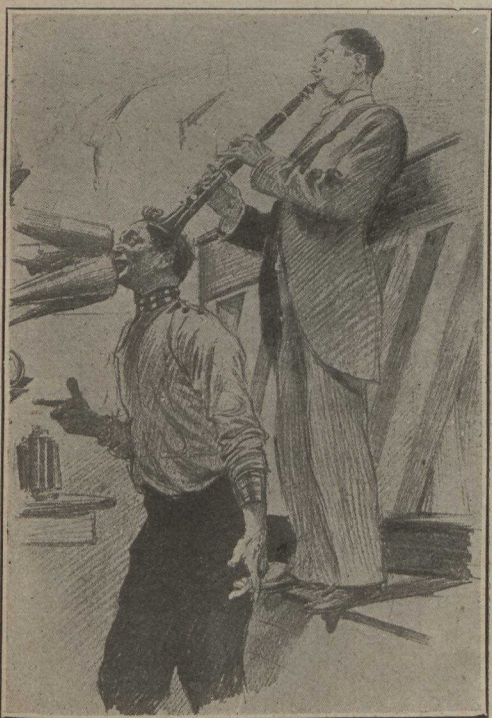
A noter : battre bien votre oeuf avec le chocolat, comme dans le café, au moyen de la batteuse.

LE THE.

Le café est une décoction, le thé une infusion. On ne doit jamais laisser bouillir le thé. S'il bouille, le tannin du thé sort de la feuille. Le breuvage devient tannique et mauvais pour l'estomac. Après avoir versé votre eau chaude sur le thé, laissez-le reposer pendant cinq minutes. Vous aurez alors un thé excellent et inoffensif.

CORDON-BLEU.

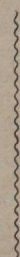
La création sans l'homme serait un désert magnifique, mais un désert.



Un chanteur de café-concert détaille son «répertoire», en tête-à-tête avec quatre appareils phonographiques ; et, pour mieux déployer tous ses moyens, il joue avec les gestes, la musique, les tics traditionnels : «Em-brass' moi, Ninette !... em-brass' moi !...» tandis que, derrière, une clarinette souligne encore, appuie les effets de l'artiste.

Les noces de Figaro

DE MOZART



RECIT ET AIR

PIANO.

mon cœur a mou-reux
 Crai-n tes fri-vo les in-

O uif enchan-tés-se Tout sou rit a li-vres-se - De

qui-é-tu-des fol-les Gardez-vous de trou-bler ce rê-ve heu-reux
 Pai-si-ble nuit as-sombris sous tes
 voi les Le pale é-clat des cieux Où bril-lent les é-toi-les
 Nuit fa-vo-ra-ble! A-zur mys-tè-ri-eux

Andante.
 Andante.
 p

Viens, cher amant, pour quoi te faire at-ten-dre? Du Dieu d'amour la

voix magique et ten-dre En ta fa-veur s'est fait un jour en-tendre

Et tout mon cœur s'en est laissé char-mer

Ne tar-des plus je t'ai-me je ta-do-re Viens en-tends moi c'est

ma voix, qui t'im-plo-re L'heure est-à nous la nuit est sombre en-

co-re Tout-lu-ai-vers nous con-seil-le-qui-tu-moi Ne-tarde

plus-je-tai-me je-ta-do-re Abi-je-ta

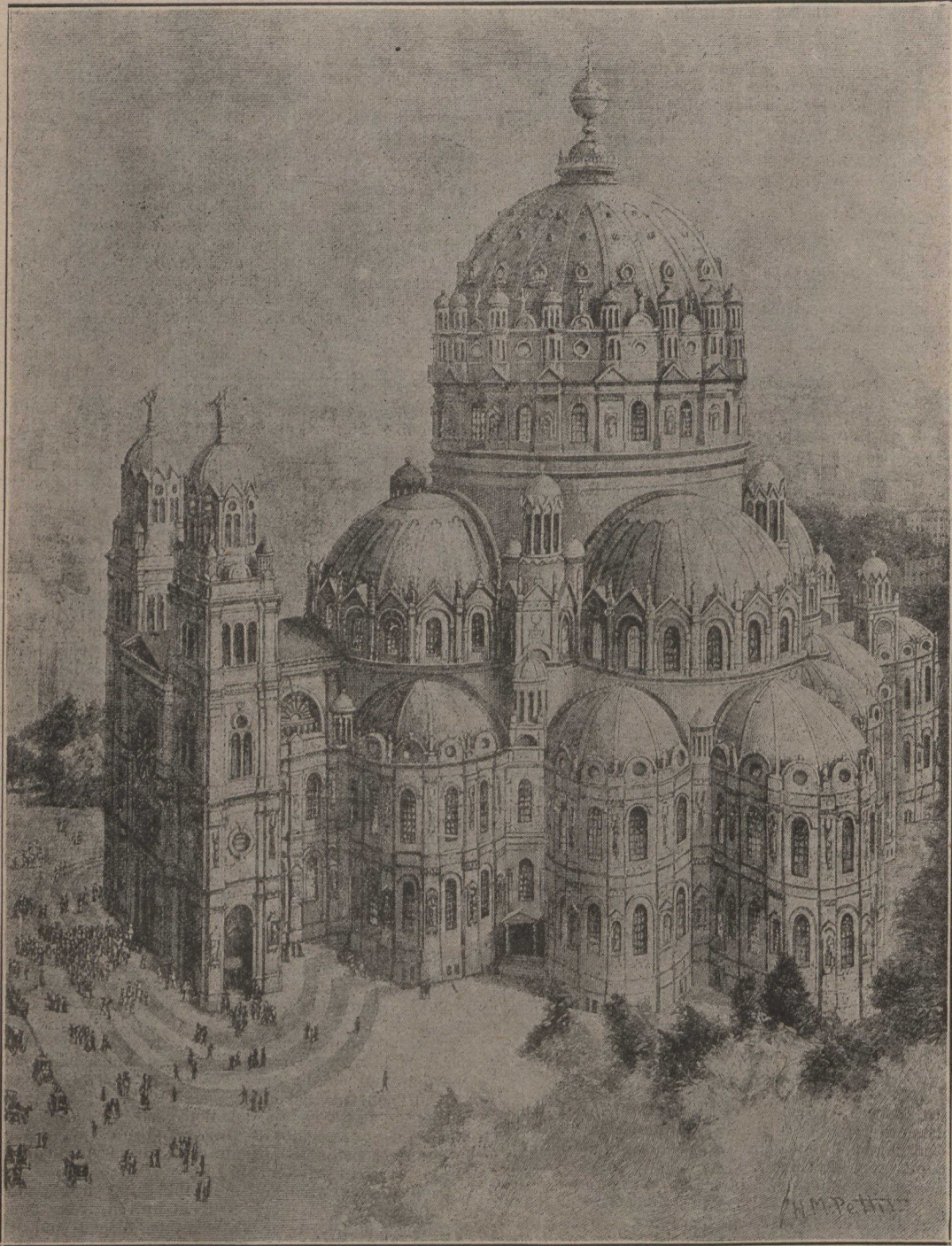
do-re Mon cœur tap-pel-le hé-las hé-las ma-voix t'im-plo-re! Mon cœur tap-

pel-le hé-las! hé-las! mon cœur tap-pel-le ma

voix t'im-plo-re

LES MONUMENTS RELIGIEUX

La nouvelle cathédrale de Ste-Sophie qui va être édiflée à New-York



On sait que le catholicisme a trouvé dans les Etats-Unis un merveilleux champ de développement ; la grande république américaine, si hospitalièrement, si libéralement ouverte à toutes les croyances, compte aujourd'hui plus de 15 millions de catholiques. New-York, fondée jadis — le fait est curieux à noter aujourd'hui — par quelques familles de pionniers protestants, est devenue une des plus puissantes métropoles catholiques du monde et elle va en donner une preuve éclatante en édiflant l'immense cathédrale représentée dans notre gravure : le style est un peu lourd, mais les proportions en sont grandioses.

L'ESPERANTO

Suite de la page 920

— "Je ne sais", dit le docteur, "mais ce n'est pas présumable, au contraire, la chose va être soumise au corps diplomatique, et les gouvernements s'entendront certainement sur une question aussi importante."

— Gouvernements, — gouvernements, — si vous attendez après les gouvernements, vous attendrez longtemps. Les gouvernements et les gouvernants n'ont aucun intérêt à l'adoption d'une langue internationale, et ils nous en ont donné la preuve en insistant pour imposer leur idiome respectif ; loin de souhaiter une langue internationale, les gouvernants sont plutôt portés à combattre cette proposition ; car ce projet n'est pas de nature à raffermir les potentats, dans les pays monar-

chiques, et n'amènera pas de majorités aux candidats dans les pays républicains.

Ce sont les gouvernés, les individus mêmes qui sont les victimes de la diversité des langues ; ce sont eux surtout qui souffrent de ces inconvénients et qui en subissent toutes les conséquences ; c'est donc à eux que nous devons nous adresser, puis, lorsque le travail individuel nous aura fait réussir, alors, sous la pression populaire, les gouvernements seront forcés d'agir.

— "Faites comme vous l'entendez", fut la réponse du docteur. "Quant à moi, vous le savez, je suis pauvre, sans influence, et ne puis que vous donner mon appui moral."

Et, dans ces circonstances, les espérantistes de la première heure se mirent à l'oeuvre. D'abord on se réunit dans une maison privée, puis on forma un premier cercle ; pour s'habituer à écrire la

langue, on composa quelques ouvrages ; bientôt d'autres cercles se formèrent en Russie, de là l'Esperanto pénétra en Suède, de la Suède à l'Allemagne, de l'Allemagne à la France, et, au bout de quelques années, par la seule force de son mérite, — car il est notoire que les espérantistes sont pauvres, sans influence — l'Esperanto a conquis le monde.

Aujourd'hui, à ma connaissance personnelle, il y a des écoles gratuites pour l'enseignement de l'Esperanto, à Paris, Besançon, Dijon, Grenoble, Havre, Lille, Lyon, Nîmes, Montpellier, Nice, Reims, Varsovie, Smolensk, Vladivostok, Archangèle, Stockholm, Londres, Keighley, Vienne, Prague, Brno, Philipopole, Anvers, Bruxelles, Turin, Madrid, Lima, Chicago, San Francisco, Montréal, et combien d'autres endroits dont j'oublie les noms.

La langue internationale possède de nombreux organes dévoués à sa propagande, citons : "La Biblioteko", "La Lingvo Internacia", "l'Esperantiste", "La Lumo", "Le Rondiranto", "l'Esperanto", "Le Holanda Pioniro", "Le Belga Sonorilo", "l'Esperantista", "La Revuo Internacia", "la Germana Esperantista", "la Bohema Esperantista". En outre de ces organes officiels, il existe des centaines de revues publiant constamment des colonnes en langue internationale. Je cite encore de mémoire : "Concordia", "Le Petit Bleu", "I. C. C. P.", "Svet", "Tidling", "Review of Reviews", "Le Bien Public", "El Dependiente", "Revista de Ciencias", et je ne saurais dire combien de journaux de sténographie, et d'organes des philatélistes.

Pour terminer cette oeuvre essentiellement humanitaire, il suffit d'augmenter la force déjà acquise, et à cette fin, nous, les espérantistes, faisons appel à tous les hommes de bonne volonté, et, comme vous avez pu le voir, monsieur le rédacteur, nous ne prêchons pas toujours dans le désert.

Ricevu, la esprimon de mia danko.

Tute Via.

A. Saint Quentin.

NEIGES D'ANTAN

La maison dort non loin du quai bordé de mâts.
Son étroite façade aux fenêtres gothiques
Découpe, sur un ciel tout chargé de frimas,
Les gradins dentelés de son pignon de briques.

Le logis est bien clos. Dans l'ombre du parloir,
Deux vieillards, deux époux, sont assis devant l'âtre ;

Et, perdus à demi dans un doux nonchaloir,
Ils rêvent aux lueurs de la braise bleuâtre.

Autour d'eux est rangé l'antique mobilier :
R deaux fanés, miroirs ternis, dressoirs de chêne.
Dans cet encadrement sévère et familier,
Leur vieillesse apparaît lumineuse et sereine.

Le vent souffle, la neige au murmure léger
Palpite comme une aile à la vitre sonore...
Les époux, en voyant les flocons voltiger,
Sentent dans leur mémoire un souvenir éclore ;

Un souvenir d'amour et de jeunesse en fleur...
— Femme, dit le vieillard avec un clair sourire,
Ainsi neigeait le ciel quand je t'ouvris mon coeur...
Et l'épouse, levant son front ridé, soupire :

— O cher homme, sur nous la vieillesse a neigé,
L'âge nous a blanchis, comme autrefois le givre ;
Mais la robuste fleur de l'amour partagé
Embaume les instants qui nous restent à vivre.

Nous marcherons tous deux jusqu'au bout du chemin,
[min,

Et quand nous atteindrons la route solennelle,
Puissions-nous côte à côte, et la main dans la main,
Descendre ensemble encor dans la vie éternelle !...

L'aube heureuse des jours anciens semble flotter
Sur les deux vieux époux replongés dans leur rêve.
Perçant la nue épaisse et comme pour fêter
Leurs noces d'or, un pâle et doux soleil se lève.

Un pâle et doux soleil argente leurs cheveux,
Et le vent qui s'engouffre au fond des cheminées,
Le rude vent d'hiver, s'attendrissant pour eux,
Murmure les chansons de leurs jeunes années.

ANDRE THEURIET,

LE BILLARD SANS MAÎTRE

L'INGÉNIEUSE INVENTION D'UN BAVAROIS

Quoi qu'on en dise, le billard, ce sport des rois, restera toujours le roi des sports. A Montréal, il occupe une place prépondérante dans nos amuse-



Une partie de billard à miroirs

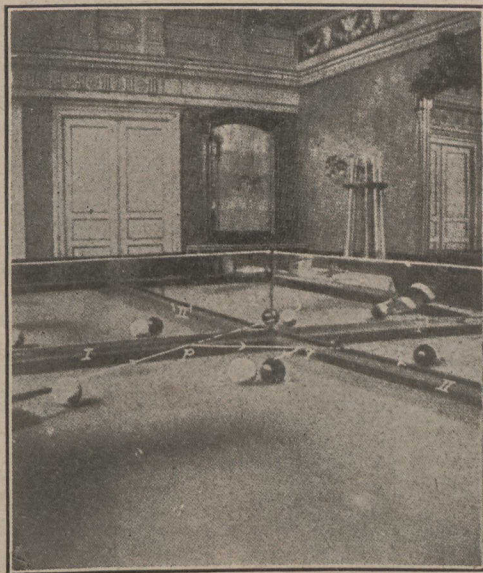
ments. Encore tout récemment, il nous a été donné d'assister à des parties d'exhibition qui ont été suivies avec le plus grand intérêt par tout le public amateur. Notre compatriote, Thomas, de Boston, s'est révélé une fois de plus maître accompli au jeu de billard. On nous promet aussi, pour cet hiver, de très intéressants tournois.

Présentement ont lieu à Paris les luttes sensationnelles du championnat du monde des professionnels qui mettent aux prises les plus réputés spécialistes du carambolage :

Eh ! bien, voici une invention des plus simples et, en même temps, réellement des plus ingénieuses, qui permet à un joueur... assez médiocre, non pas de rivaliser avec ces maîtres de la bille et du tapis, mais de faire, en somme, un jeu convenable et surtout d'accomplir des progrès très rapides. Elle consiste, comme on peut s'en rendre compte d'un coup d'oeil par nos gravures, en une bande de miroirs fixés aux rebords du billard par des charnières. Le joueur, à qui c'est le tour de tirer, redresse les miroirs, de trois côtés, ne laissant libre que l'espace nécessaire à l'aisance de ses cou-

des. De la place qu'il a choisie pour jouer, le billardiste voit alors les billes se refléter dans les glaces à angles droits qui entourent le billard, et, comme toute bande renvoie la bille sous le même angle qu'elle l'a reçue, rien n'est dès lors plus facile au joueur que de déterminer, avec une précision pour ainsi dire mathématique, la ligne directrice de son coup de queue.

Cet ingénieux système, imaginé par un Bavarois, M. Othon Fallér, théoricien remarquable du jeu de billard, fera évidemment sourire des praticiens de la force de MM. vignaux, Cure ou Fournil. Il peut rendre d'utiles services aux débutants en leur faisant plus aisé l'apprentissage du noble mais difficile jeu de billard.



L'angle droit d'un billard à miroirs, montrant au joueur, par réflexion, la direction à donner à sa bille pour réussir un carambolage par deux bandes.

CAUSERIE

Qui de vous, lectrices, n'a eu à souffrir, au moins une fois dans sa vie, de ce que j'appellerai "les bontés importunes" ?

Les "bontés, les amabilités importunes", voyez-vous, sont mille fois plus importunes que toutes les autres importunités, parce que nous ne pouvons, humainement, contre celles-ci, nous montrer rageurs, violents, emportés, et la violence, l'emportement, chacun sait ça, ont été donnés à l'homme pour calmer ses nerfs irrités.

—Ah ! bonjour, cher, que je suis heureux de vous voir ! quelle bonne pensée de nous faire une visite ! Et depuis quand à Paris ?

—Depuis trois jours, mon ami, et vous le voyez, à peine installé, j'ai tenu à vous serrer la main.

—Oh ! comme c'est bien. Vous êtes ici pour quelque temps, n'est-ce pas ?

—Mais non, une ou deux semaines seulement.

—Vraiment ? mais alors nous vous gardons, vous nous appartenez ! Précisément, nous avons quelques amis, ce soir, vous serez des nôtres pour le dîner.

—Mais...

—Oh ! ne dites pas non, ne vous défendez pas. c'est inutile !

—Cependant...

—Il n'y a pas de cependant, débarrassez-vous de votre chapeau et de votre canne.

Et tout cela en parlant, on vous installe, on vous enchaîne ; la maîtresse de la maison arrive, se montre empressée ; les enfants, des affreux petits démons, vous grimpent aux jambes, se cramponnent à votre faux-col ; c'est fini, il ne faut plus essayer de résister, on est lié.

Alors on se dit : "Je partirai au dessert ! je trouverai un prétexte," etc., etc.

Illusions !

Après le dessert vient le café, puis le piano, que

l'on ouvre, et le défilé des monologues ennuyeux et des petites fillettes à ceinture rose, qui apprennent, à vos dépens, l'aplomb qu'elles devront avoir plus tard dans le monde.

Vous rentrez à votre hôtel, à minuit, avec une migraine horrible.

Quand vos amis se retrouvent seuls, le mari dit à la femme :

—Eh bien ? il ne se plaindra pas, un tel, nous l'avons reçu gentiment ; c'est d'ailleurs un si brave garçon !

Pauvres bons amis, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour nous être agréables, et s'ils savaient... !

L'autre jour, un peu de cette façon, je fus retenu par M. et Mme... — sapsristi, j'allais vous dire leur nom, — mettons M. et Mme Chose. Ils me gardèrent à déjeuner, — le déjeuner est toujours moins terrible que le dîner, parce qu'il n'y a pas de piano au dessert.

Après le repas, j'allais prendre congé ; le ciel, qui s'assombrissait d'heure en heure, s'ouvrit comme une outre crevée, et la pluie, une pluie de déluge, tomba, lavant les vitres, faisant tout de suite des rivières dans les rues.

Or, on avait déjà parlé de faire un bézigue et, pour l'éviter, je me décidai à tout braver. Coûte que coûte, je pars. Je prendrai une voiture, mais je dois absolument aller à la Bourse, etc., etc. ; enfin, toutes les bonnes raisons que l'on invente à ces moments.

—Comment, avec un temps pareil ?

—Avec un temps pareil.

—Et sans parapluie ? car vous n'avez pas de parapluie !

—Oh ! qu'importe, je trouverai un fiacre par là.

—Inutile, vous ne partirez pas sans un parapluie, vite un parapluie.

Je me méfie extraordinairement des parapluies qu'on prête d'habitude, et comme cette méfiance est bien fondée !

Le riflard que Mme Chose venait de mettre dans mes mains était un horrible pépin au manche cassé, à la soie rapiécée, à la charpente disloquée, un pépin historique pour la famille Chose, vieil objet traînant dans la maison depuis deux quarts de siècle, parapluie de l'ancienne mode, que de nombreux déluges avaient usé.

Ah ! j'étais heureux de la trouvaille.

"Me voilà bien ! peusai-je ; où mettre cette loque ? Sous quel pan de mon habit parviendrai-je à dissimuler cet affreux objet ?"

Quant à l'ouvrir, jamais ! je redoute le ridicule, et le riflard m'en aurait couvert.

Je me réfugiai dans un bureau d'omnibus. Oh ! fatale idée : dans un coin, attendant la fin de l'averse, la jolie Mme X... était assise.

Elle me vit, nous nous reconnûmes, je cachais soigneusement l'affreux pépin, et respectueusement, je la saluai.

J'aime autant vous en faire l'aveu : j'étais, — et il n'est pas sûr que je ne sois pas encore, — absolument amoureux de Mme X..., que j'avais rencontré dans le monde quelquefois.

L'embarras que me causait cet amour, mêlé à l'embarras que m'occasionnait l'affreux parapluie, me donnait, il faut croire, un air si piteux, si gêné, que la belle madame s'en aperçut et en eut pitié.

Comme je marchais vers la porte pour m'évader, elle se leva, s'approcha, et, levant vers moi ses yeux de peluche :

—Un mauvais temps, me dit-elle. Et, la glace rompue, elle me parla de bien aimable façon.

Ainsi, j'étais là à ses côtés, une circonstance, mille fois heureuse, me faisait la rencontrer, un bonheur inespéré m'autorisait à lui offrir mon bras, le prétexte du parapluie est toujours bon !...

Le parapluie ? Ah ! bien oui.

J'étais planté comme un terme, mon chapeau à la main, tenant derrière mon dos l'horrible parapluie, le parapluie immense dont les bouts se montraient malgré mes soins.

Je balbutiais quelques mots timides, je ne sais quoi d'incompréhensible.

—Quel mauvais temps, continua Mme X..., et pas de voitures ! Mais est-ce que vous n'avez pas de parapluie ?

Le trappeur de l'Arkansas, le Peau-Rouge le plus nerveux, le tigre affamé, la chèvre des Pyrénées ne savent pas bondir avec l'agilité que mit dans mes jambes cette question.

—Si j'avais un parapluie ? Un parapluie ? mais non, madame, je n'ai pas de parapluie... pas... non... de... parapluie... non !...

Et fou ! idiot ! bête ! je ne sais sous quel prétexte je me sauvai, courant sous l'averse.

Je n'ai plus revu Mme X...

Que dut-elle penser ?

Puissent ces lignes — portées par le hasard — tomber, respectueuses, sous ses beaux yeux !

CHARLES MYRA.

LE Puits MYSTÉRIeux

L'autre fois, en rêvant, j'ai vu parmi les fresques, Que trace le sommeil au mur brun de mes nuits, Dans un cadre touffu de folles arabesques, Un jeune homme penché sur la bouche d'un puits.

Sans poule et sans urne, il essayait d'y boire, Et jetait par morceaux ducats et sequins d'or Pour faire monter l'eau de sa profondeur noire. Mais le flot flagellé n'arrivait pas encor.

Surpris, je m'écriai : "Quelle étrange folie ! Perdre, pour un peu d'eau, la fortune d'un roi !" Mais lui, me regardant avec mélancolie : "Ami, garde ta plainte et ta pitié pour toi !

N'as-tu pas, altéré de l'amour d'une femme, A pleines mains jeté tout aussi follement Les perles de ton coeur au puits sans fond d'une

[âme

Pour faire monter l'eau du divin sentiment ?"

THEOPHILE GAUTIER.

de l'Académie Française.

POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1

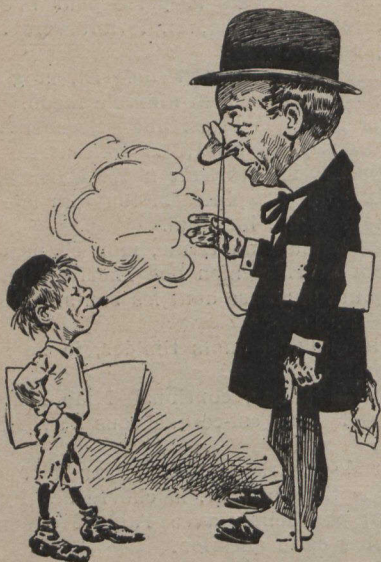
FRANCHISE DE GENDRE.



LE BEAU-PERE. — Mais, enfin, sur quoi comptez-vous pour faire vivre ma fille ?

LE GENDRE. — Sur quoi je compte ? Mais, sur l'espérance que vous ne la laisserez pas mourir de faim...

REPARTIE.



—Mon petit ami, vous devriez lire la Bible. C'est un mal que de fumer.

—Ouah ! quand ils ont écrit la Bible, ils ne savaient pas ce que c'était que fumer.

VARIÉTÉS

Deux jeunes voleurs, qui se font faire prendre "la main dans le sac", comparaissent devant un tribunal correctionnel.

Le gendarme, tout fier de sa capture, vient déposer comme témoin.

"Gendarme, demande le président, quand avez-vous arrêté ces deux individus ?

—"Zhier", mon président.

—Gendarme, vous venez de résoudre un grand problème ; la postérité s'en souviendra ! Vous venez de faire un "cuir" avec un seul mot."

Le gendarme salue, se retire et... ne comprend pas.

Un mahométan assis dans un cimetière, sur le tombeau de son père, qui lui avait laissé de grands biens, tenait ce discours au fils d'un pauvre homme :

"Le tombeau de mon père est de marbre ; l'épithaphe est écrite en lettres d'or et le pavé alentour est de marqueterie et de compartiments. Mais toi, en quoi consiste le tombeau de ton père ? En deux briques, l'une à la tête et l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre sur son corps."

Le fils du pauvre répondit : "Avant que votre père ait seulement fait mouvoir, au jour du juge-

ment, la pierre dont il est couvert, mon père sera arrivé au paradis."

Un Gascon se présente chez le propriétaire d'un magasin de nouveautés, qui a pour enseigne : "Aux deux Magots".

"Monsieur, dit-il en s'adressant au marchand, je désirerais parler à votre associé.

—Impossible, Monsieur.

—Pourquoi ?

—Je n'en ai pas.

—Mais, alors, vous trompez donc le public ?

—Comment cela ?

—Sans doute, puisqu'il ne se trouve dans votre boutique que la moitié de ce que promet votre enseigne."

La duchesse de B... disait à son neveu qui lui avouait son penchant pour Melle K..., une Russe, qui a la taille d'un grenadier :

"Oh ! n'épousez jamais une grande femme ; il y a trop à aimer."

—C'était un peu l'avis de ce nouveau marié à qui l'on demandait pourquoi il avait pris une femme aussi petite :

"Je me suis souvenu de ce proverbe : "Moins on en a, mieux ça vaut."

Le vicomte de Ségur aborda un jour M. de Vaines en ces termes :

"Est-il vrai, Monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez un que je n'en avais point ?

—Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, répondit M. de Vaines ; je n'ai jamais été dans aucune maison où l'on vous trouvât de l'esprit."

Un officier français ayant reçu une balle dans la cuisse, fut transporté chez lui, où les premiers médecins furent appelés.

Pendant huit jours, ils ne firent que sonder et chercher.

L'officier, qui souffrait beaucoup, leur demanda ce qu'ils cherchaient :

"Nous cherchons la balle qui vous a blessé.

—Cré nom !... s'écria l'officier ; il fallait donc me dire cela plus tôt : je l'ai dans ma poche."

Entre bonnes petites amies, au bal :

"N'est-ce pas Melle B... qui danse là-bas ?

—Oui, c'est elle.

—Ah ! que sa robe est mal faite !

—Oui, ma chère, horriblement mal faite... Du reste, si elle était bien faite, elle ne lui irait pas."

Un Gascon, qui avait une jambe plus courte que l'autre, boitait si bas, qu'on pouvait croire qu'à chaque pas il faisait une révérence.

Il traversait l'allée d'un jardin où beaucoup de gens de sa connaissance étaient assis sur des bancs des deux côtés.

"Vous méprisez bien, lui dit un homme qui était familier avec lui, ceux qui sont de ce côté-ci ! vous dédiez toutes vos révérences à ceux qui sont de l'autre.

—Attendez que je repasse, lui répondit le boiteux, à mon retour vous aurez votre revanche ; préparez-vous au parole."

A une représentation du "Don Giovanni" de Mozart, aux Italiens, un jeune fat fredonnait si haut certain air de cet opéra, qu'il incommodait tous ses voisins.

Un amateur, n'y tenant plus, se mit à dire :

Dites seulement : " Je suis malade "

Et je vous enseignerai une méthode de vous guérir . .

Ecrivez simplement une carte postale et dites-moi de quel livre vous avez besoin. C'est tout.

Alors je vous enverrai un ordre—bon chez n'importe quel pharmacien—pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop. Vous pouvez prendre le remède pendant un mois, à mon risque, pour découvrir ce qu'il peut accomplir. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paie moi-même le pharmacien. Et votre simple parole en décidera.

Voilà comme je vous en convainc.

Si vous pouviez me visiter à mon bureau, je vous montrerais une chambre remplie de 65,000 lettres de malades que j'ai guéris. Vous n'auriez alors plus besoin de cet essai d'un mois pour être convaincu.

Mais vous qui ne pouvez venir ici—vous, qui ne me connaissez pas —êtes portés à douter des prétentions d'un étranger.

C'est pourquoi je vous prouve ma confiance en mon traitement en vous permettant de l'essayer et de décider ensuite si c'est à vous ou à moi de le payer.

Pendant toute une vie j'ai travaillé à perfectionner un remède propre à fortifier les nerfs INTERIEURS et mon Restaurant accomplit cela. Il restaure la seule force qui gouverne les organes vitaux.

Lorsqu'un organe n'accomplit pas ses fonctions, la force nerveuse est faible. Il n'y a ordinairement pas d'autre cause. L'organe ressemble à une machine qui a besoin de plus de vapeur ; et aucune habileté au monde ne peut remédier au mal, avant que l'organe n'ait reçu la force d'accomplir bien ses fonctions.

Mon Restaurant ramène cette force, et voilà précisément le secret de mon succès. Une fois ceci fait, l'organe faible est redevenu fort, à moins qu'une cause comme un cancer rende la guérison impossible.

Dans les 12 dernières années j'ai fourni mon Restaurant à l'essai à plus d'un demi million de malades. Presque tous les cas étaient difficiles ; beaucoup même obstinés, et dans la plupart d'eux, d'autres traitements avaient déjà échoué. Et pourtant 39 sur chaque 40 ont payé de bon coeur le traitement, car ils ont été guéris. Il y a 39 chances sur 40 que je pourrai vous guérir, et si j'échoue vous n'y perdrez pas un sou.

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez :

Dr SHOOP, Boîte 80, RACINE, Wis., E.-U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
Livre No 2 sur le Cœur
Livre No 3 sur les Rognons
Livre No 4 pour les Femmes
Livre No 5 pour les Hommes (cacheté.)
Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. Le Restaurant — Restorative — du Dr Shoop est en vente chez tous les pharmaciens.

"Che bestia" (quel animal) !
—Est-ce que c'est de moi que vous parlez ? lui dit le racheux.
—No, signor, répondit le dilettante, c'est de ce faquin de Rubini qui m'empêche de vous entendre."

ORGANES DELICATS.

Rien de plus délicat que les organes de la respiration. Le BAUME RHUMAL guérit tous les troubles qui les affectent.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 19 JANVIER 1903

Le roman d'un jeune homme pauvre

H. MORET dans "Marguerite," B. de la SABLONNIERE dans "Mme Laroque," H. NANGYS dans "Maxime," H. PALMIERI dans "Bevallan," et toute la troupe du Théâtre National.

L'ADIEU DU POETE

H. MORET dans "Jeanne," ELZ. HAMEL dans "O. Crémazie."
AVIS.—La représentation commencera à 2 hrs et à 8 hrs précises.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal
TÉL. MAIN 2515.

Attention!!!

Les personnes désireuses d'avoir des souvenirs du beau pays de FRANCE n'ont qu'à écrire à l'adresse suivante :

MONSIEUR ROBICHON, 85, Avenue Gambetta, PARIS

Envoyer un mandat poste de 1 dollar pour recevoir 16 cartes postales illustrées de France, timbres de départ de Paris.

1 mandat poste de 6 dollars pour recevoir 100 cartes illustrées.

1 mandat poste de 60 dollars pour collection complète du pays de France soit 1000 cartes.

Bien envoyer lisiblement l'adresse pour l'envoi poste, toutes les cartes étant timbrées avec l'adresse sur chacune.

GRATIS
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KONIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00



Baby's Own Soap
 PUR, ODORIFERANT, NETTOYANT.
 ALBERT TOILET SOAP CO., Mfr,
 MONTREAL

J. BRUNET
 Atelier de Marbre et Granit
 Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtés des Neiges
 MONTREAL
 Téléphone Bell Up 1466.
 Connection gratuite pour Montréal.

R.I.P.A.N.S.
 Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tablette R.I.P.A.N.S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq centimes suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an.

"ANTIKOR - LAURENCE"
 Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.
 R. DE MESLE, GÉRANT,
 1628 rue Notre-Dame
KODAKS ET ACCESSOIRES
LANTERNES MAGIQUES ET VUES
BAROMETRES ET THERMOMETRES
LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.

VARIÉTÉS

Une actrice ayant paru sur la scène, en plein hiver, avec une robe garnie de fleurs naturelles :
 "Ah! mon Dieu! lui dit Sophie Arnould, vous avez l'air d'une serre-chaude."

Un gentilhomme napolitain, qui s'était battu quatorze fois en duel pour soutenir la supériorité de Dante sur l'Arioste, s'écriait à son lit de mort :

"Et cependant, je n'ai jamais lu ni l'un ni l'autre!"

Une actrice débutant dans le rôle de Canille de la tragédie des "Horaces", au lieu de dire :

Que l'un de vous me tue, et que l'autre me venge,
 dit :

Que l'un de vous me tue, et que l'autre me mange.

Ses débuts furent complètement terminés ce jour-là.

Une troupe de comédiens ambulants venait de jouer "Le Misanthrope" dans une petite ville de Normandie.

L'acteur qui avait rempli le rôle d'Alceste, et qui l'avait joué de moitié avec le souffleur, s'avance, après la représentation, et dit :

"Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain 'le Philosophe sans le savoir'."

—Non pas! non pas! s'écrie le maire tout furieux; vous venez de jouer "le Misanthrope" sans le savoir, et vous saurez demain, s'il vous plaît, "le Philosophe, pour le jouer."

MERITE SERIEUX.

Pour les maux de gorge, de poitrine, le BAUME RHUMAL est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économique.

Un seigneur de Gascogne avait fait de si grandes dépenses à Paris, que sa seigneurie en avait sauté.

Un Italien, avec qui il mangeait, un jour, lui dit, le voyant rêveur à table :

"Votre seigneurie ne mange pas ?
 —Non, elle est mangée."

Un serrurier, chargé de faire la rampe de l'escalier à une chaire à prêcher, s'avisa de mettre pour pommeau de cette rampe une tête de loup. On lui demanda pour quelle raison.

"C'est, dit-il, pour empêcher les ânes de monter dans la chaire."

On raconte à Bébé l'histoire du libérateur de la Suisse, et, arrivé au principal épisode de la vie du héros, on cherche à lui faire comprendre la cruauté de Gessler, qui fait abattre par Guillaume Tell une pomme sur la tête de son fils, au péril de la vie de celui-ci.

L'enfant paraît vivement impressionné. Puis rompant le silence :
 "Et la pomme?... Qui est-ce qui l'a mangée ?"

Ceci se passe pendant une crise... ministérielle :

Un vagabond est ramassé, de nuit, aux Champs-Élysées, par une ronde de police.

On le conduit chez le commissaire. Celui-ci l'interroge :

"Que faisiez-vous, à une heure du matin, étendu sur le banc d'une promenade publique ?

—Mon magistrat, j'attendais la formation du ministère."

Ce soir-là, Melle Lili, ne pouvant s'endormir, observait du coin de l'oeil sa mère qui se déshabillait.

Voyant celle-ci ôter et son faux chignon, et ses fausses hanches, et sa fausse tournure, la pauvre peute s'écria tout à coup avec effroi :

"Ah! mon Dieu... maman qui se démonte !"

Partout la Terrible Grève

(EN SIX TABLEAUX)

I IV



LA POMPE. — Ca ne sert à rien, maître François. Je ne travaille plus. Inutile d'essayer d'avoir de l'eau aujourd'hui. C'est l'ordre du Comité de l'Association des pompes d'Amérique.



LE BLE NOUVEAU. — C'est tout ce que nous pouvons pousser pour cette année. Le grand Comité des Céréales vient de déclarer la grève.

II V



LE POELE. — Vous êtes aussi bien de ne pas essayer de m'allumer et d'aller tranquillement vous coucher. Je suis en grève de par l'ordre de la Fédération des Poêles, district No 1.



LE POISSON. — Ca ne sert de rien d'attendre M. le coupeur de glace. La rivière vient de déclarer la grève.

III VI



LA FORET. — Allez faire vos chantiers plus loin. Il n'y a pas de bois ici pour vous. Nous sommes en grève. L'Association forestière vient de le décider.



LE MOUTON. — Que voulez-vous que je fasse ? L'Association des fournisseurs de laine vient de se mettre en grève.

LA CHANCE DES HOMMES FAIBLES.

Les spécialistes de l'Institut Medical du Dr Bassett font la plus grande offre connue de **TRAITEMENT GRATUIT** à toutes les victimes de la **Débilité Nervo-Sexuelle, Varicocèle, Atrophie des Tissus, Perte de Vitalité**, ou autres faiblesses résultant d'indiscretions ou excès du jeune âge, ou d'empoisonnement contagieux et spécifique du sang, acquis ou hérité. C'est positivement la première offre de traitement gratuit de cette institution qui est établie depuis 30 ans.

Le traitement du Dr Bassett—comme le savent les milliers de personnes qu'il a guéries—n'est pas expérimental. Il va au siège des maladies et faiblesses masculines et les guérit promptement. Ce traitement débarasse du coup les hommes désappointés de tout sentiment de débilité, de mélancolie, de confusion mentale, d'absences de mémoire, de rêves troublants, de timidité, et de tous symptômes de caducité masculine. Le Dr Bassett a guéri toute une armée d'hommes—il peut vous guérir et vous guérira, quel que soit le nombre d'échecs que vous ayez subis en essayant de recouvrer votre virilité. Garantie légale de guérison dans tous les cas traités. Pas un homme de bon sens ne refusera la chance d'obtenir ce traitement simple et gratuit du plus grand spécialiste pour les maladies à l'homme que le monde ait jamais connu. Livres envoyés gratuitement sur demande. Adressez :

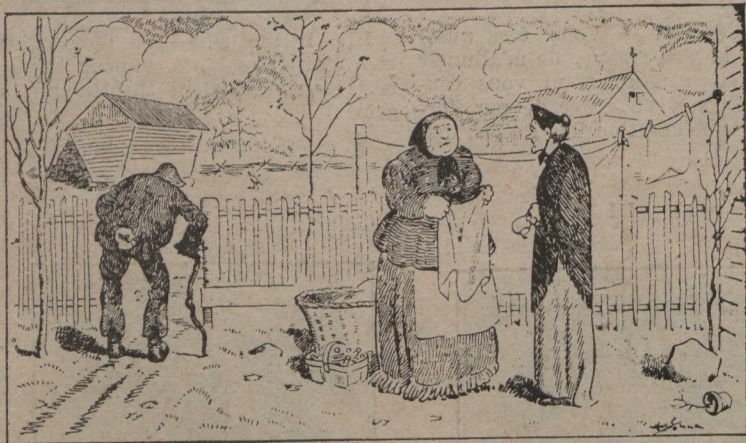
DR. BASSETT MEDICAL INSTITUTE, 49 Bassett Building, 126 C a K St., CHICAGO.

QUESTION D'AFFAIRE



MADAME CITROUILLARD. — Mais, votre mari est-il bien payé, Madame Poutine.
 MADAME POUTINE. — Bien, il gagnerait de bons gages, s'il ne se mettait en grève aussi souvent pour une meilleure paie.

LE BAROMETRE DU VILLAGE



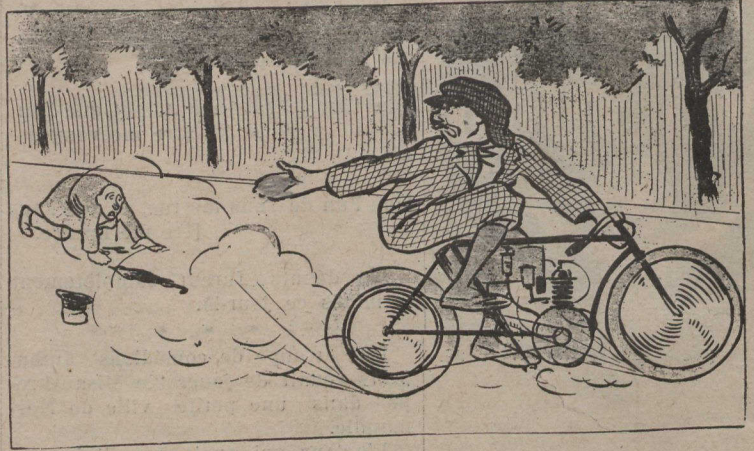
MADAME REEMPLUMEE. — Je me demande ce qu'on ferait s'il fallait que le pauvre vieux Joe meurt de ses rhumatismes. On ne pourrait plus prévoir le mauvais temps.

RAISON MAJEURE

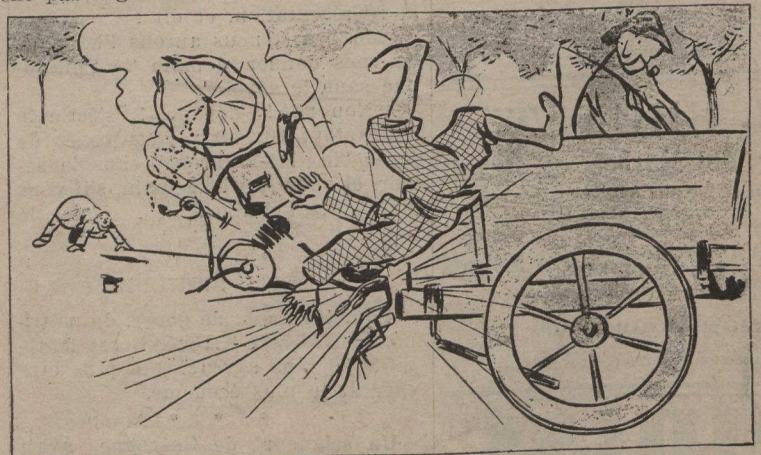


ALICE. — Seras-tu à l'opéra ce soir ?
 GENEVIEVE. — Ne m'en parle pas. Je m'ennuierais. Imagine-toi que j'ai tellement le rhume que j'ai de la misère à me faire entendre.

LA MORALE MISE EN ACTION



—Eh ! outi ! fourneau ! pocheté ! animal ! sale type ! ça ne peut seulement pas regarder...



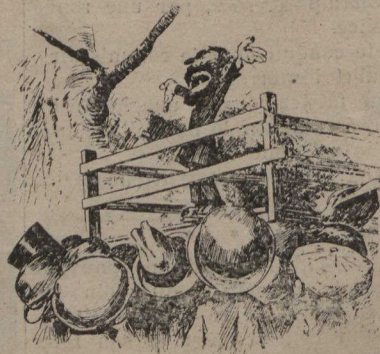
...devant soi !!

CONSOLATIONS CONJUGALES



MADAME FRIMBALE — Madame Passeten aime bien mieux son deuxième mari que le premier.
 MADAME TANTALE. — Et pourquoi ça ?
 MADAME FRIMBALE. — C'est que, voyez-vous, il passe tellement son temps en prison qu'elle se trouve à avoir pour soi presque tout ce qu'elle gagne.

DISCOURS D'ELECTION.



—Et, messieurs, comptez toujours qu'au fort de la bataille, comme François-Xavier, à la bataille de Pavie, vous pourrez vous rallier à mon plumas blanc...

QUANTUM MUTATUS !



—Je suis le petit garçon que le roi Louis-Philippe a embrassé la dernière fois qu'il est passé ici.